

516/H/19/5-



AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

Vient de paraître

à la SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL

1498 ouest, rue Dorchester, Montréal — HA. 5430

LE LIVRE TANT ATTENDU DE

MARIO DULIANI

LA VILLE SANS FEMMES

Véritable reportage sur la vie dans les camps d'internement canadiens durant la guerre. Voilà un ouvrage d'une grande actualité en ce moment où ont lieu les procès sensationnels des bourreaux des camps nazis et japonais. La pathétique expérience de l'auteur éclaire hautement l'humanité des Alliés. M. Duliani raconte avec émotion son séjour de quarante mois au milieu d'un groupe de Canadiens dans deux camps d'internement. On trouvera dans ce livre une lecture des plus captivante.

* * *

Fort volume de 320 pages recouvert d'une chemise en couleurs :

\$1.50 l'exemplaire — \$2.50 sur papier de luxe

Jacques de LAMIRANDE

Paul-L. JULIEN



L I M P R I M E R I E

de **LAMIRANDE**

4557 RUE ST-DENIS MONTRÉAL CANADA • TÉL BÉLAIR 2916

L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Éditeurs

AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

MARS 1946

V ième ANNEE, No 3

La revue "Amérique Française" est éditée par la Société des Editions Pascal, et elle est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (10 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation. Adresser toute communication à *Amérique Française*, Boite postale 132, Outremont, Qué.

Directeur littéraire: FRANÇOIS HERTEL

Sommaire

Défense de Dieu — <i>François Hertel</i>	3
Le faux rossignol — <i>Félix Leclerc</i>	5
Procès de nos ferveurs — <i>Gérard Pelletier</i>	10
Trio — <i>Pierre Baillargeon</i>	18
La nature — <i>Jacques Dubuc</i>	22
Dans une guinguette — <i>Jacqueline Mabit</i>	24
Les trois âmes de don Juan — <i>Jean-Baptiste Boulanger</i>	29
Politique —	33
Cinéma —	38
Chronique de la poésie —	41
Les livres —	54

En couverture caricature de J. B. Boulanger
par C. M.

Téléphone : BELair 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT FAIT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits de soir — Paletots

269 est, rue de-Catherine

MONTRÉAL

LA MAGIE DU NYLON EN LINGERIE

Lingerie de luxe et trousseaux finis à la main.

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE DE LUXE

2047, rue Victoria,

Montréal

En vente dans tous les bons magasins du Canada et de l'Amérique du Sud.

La Cie de Charbon

L.-H. OUIMET

Une entreprise familiale au service
du public depuis plus de 33 ans.

L.-H. OUIMET

Jean OUIMET

Armand OUIMET

Raymond OUIMET

prop.

BIEN VOUS SERVIR EST NOTRE
DEVISE



237, rue VAN-HORNE

CA. 1115

DE FRANCE

JOURNAUX ET REVUES

Librairie

P. A. Ménard

*Le plus grand soin accordé aux
commandes postales*

1564, rue St-Denis
Harbour 6126
Montréal

Défense de Dieu

S'il y a quelqu'un qui se peut défendre seul, c'est bien Dieu. Prendre la défense de Dieu est se donner une attitude don-qui-chottesque. Cela est vrai. Pourtant la caricature de Dieu que nous présentent ceux qui l'acceptent et ceux qui le refusent craige une mise au point.

On s'en prend à Dieu d'être un grand bonhomme sévère, planant au-dessus du monde, armé des foudres de Jupiter. Combien de chrétiens se font de Dieu cette image et continuent de croire non pas par amour, mais par peur! Des siècles de prédication à tendance janséniste venant à se heurter aux « lumières » modernes produisent un éclair contre une certaine conception de Dieu. On en est rendu là quand on commence à dire que l'Eglise catholique est une institution du passé, appelée à disparaître bientôt.

Pourtant, si les hommes sont petits, le catholicisme est grand. C'est se tromper cruellement que de rejeter des millénaires d'histoire et de ferveur parce que le vicaire sent des pieds et que le curé aime ses aises.

Sachons nous ajuster à la taille exacte des choses et n'ayons pas trop de complaisance pour ce besoin de rejeter toutes les contraintes. Pour ma part, je ne me suis jamais senti si libre que depuis que je comprends le catholicisme. Je le comprends depuis une dizaine d'années. Je suis né aux environs de la trentaine.

Ce texte hélas! ne convertira personne. On y verra un document. Comment se fait-il que le document contraire, le document gidien par exemple, possède cette aptitude à créer des prosélytes? Est-ce une simple question d'écriture? N'est-ce pas quelque chose de plus profond, qui s'apparente au péché originel? Pourquoi ne serais-je pas sincère, moi aussi, quand j'affirme qu'une pleine compréhension du catholicisme m'a conduit vers la plénitude de la vie?

Est-ce que je fais de l'apologétique? Non. J'écris. C'est comme un poème en ce moment ce qui coule sous ma plume. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est inspiré; c'est affirmé en tout cas. Certaines affirmations sont comme des poèmes.

Plaider pour Dieu, c'est plaider pour les hommes. Dieu n'a pas besoin de nous; et il faut l'avouer, nous nous passons mal de Dieu. Nous sommes inquiets sans lui. Etre inquiet, c'est être humain, soit! Notre condition même est une inquiétude. Si on tient tellement à l'inquiétude, qu'on sache que la foi vivante ne la détruit pas! Elle la transforme. La foi ne porte guère que sur l'as-

pect existentiel de Dieu. Il reste au croyant à se tendre vers l'aimant qui doit l'attirer. Le croyant ne sait pas tout ce que Dieu est. Il sait surtout ce qu'il n'est pas. Dieu est nettement transcendant par rapport à nous. Voilà au moins une consolation. Serions-nous agnostiques parce que nous refusons à l'analogie d'être aussi semblable que dissemblable? Toutes ces perfections que nous découvrons en Dieu, et qui viennent de nos raisonnements, ne sont encore que des caricatures de Dieu. Au-dessus des choses, il est. Conçoit-on un bon esprit qui se contenterait d'un Dieu parfaitement compréhensible par l'homme? S'incliner devant un égal, sans raison supérieure, devant un être à la taille mesurée, est le propre des caractères faibles. Le plus grand argument apologétique est peut-être cette « propriété » de Dieu qui fait qu'il s'avère non seulement capable de faire ce que nous ne pouvons faire mais d'être ce que nous ne pouvons pas comprendre. C'est d'ailleurs un mince mérite pour un esprit qui se sent limité que de s'incliner devant l'illimité.

Le vrai malheur, c'est que les plus limités des êtres sont ceux qui s'en rendent le moins compte. Qu'il est limité ce monsieur savant qui récite sa leçon de philosophie comme on lit les pages d'un catalogue! Pourtant ceux-là ne doutent de rien, ni d'eux-mêmes. Ils sont sûrs de tout ce qu'ils ont appris, parce qu'ils n'ont jamais révisé. Ils croient en Dieu comme les enfants croient au Père Noël.

Par cette voie on découvre que Dieu est aussi incompris de certains pseudo-philosophes catholiques mécanisés que par leurs frères d'en face, ceux qui se prétendent libres penseurs et qui croient que Dieu leur défendrait de penser.

Presque toute l'humanité se fait des peurs. Les uns obéissent à Dieu parce qu'ils ont peur de lui; les autres refusent obéissance parce qu'ils ont peur qu'il y ait un Dieu. La vraie crainte de Dieu, celle qui est le commencement de la sagesse est surtout une crainte de la faiblesse humaine.

Il n'y a pas à dire: c'est Dieu qui sortira vainqueur de ce combat; et il est bien inutile de parler de Dieu à des êtres qui s'intéressent surtout aux nourritures grasses.

François HERTEL.

Épigrammes

Nous détestons le mensonge, mais combien d'entre nous peuvent supporter la vérité?

* * *

Si l'homme était moins vaniteux, la femme serait plus franche.

C.D.M.

Le faux rossignol

Un jeune rossignol dit un jour au pinson :

— Viens un peu à l'écart entendre ma chanson.

L'un à la suite de l'autre, les deux petits oiseaux traversèrent la route et loin du ruisseau public, rentrèrent sous le feuillage d'un gros pin centenaire.

— Vas-y, dit le pinson. Personne ici ne nous voit.

Le rossignol se pencha à droite et à gauche, scruta le haut de l'arbre, pour s'assurer qu'aucun curieux n'était à l'écoute.

Alors timidement, d'une petite voix chevrotante et sensible, il commença :

— "Roule rossignol le rêve hors de ton cœur, renvoie-le dans la nuit, et si..."

Il s'arrêta.

— Continue, dit le pinson.

— C'est tout ce que je sais, dit le rossignol. Oh, ce n'est pas long, d'ailleurs je suis gêné un peu, mais je vais recommencer.

Il fit un petit trille à sa façon et recommença. Puis il dit à son juge :

— J'ai bien hâte de connaître ton avis, tu es mon premier auditeur. Qu'en penses-tu, ami? Donne-moi ton idée franchement.

Le pinson, tête penchée, rentra une petite plume bleue qui sortait de son aile et dit amicalement :

— Je crains de te chagriner.

— Parle, supplia le rossignol, les larmes au bord de la voix. Ce n'est pas fameux, hein? Je n'ai pas de talent? Dis-le avec franchise, est-ce que ça te plaît? Ne crains pas de me chagriner.

— Voilà, reprit le pinson.

Il enfouit la petite plume qui dépassait de son aile et dit, en prenant un air de connaisseur :

— Il manque des "gais" dans ta chanson, rossignol. C'est mon avis. Gai, gai, entends-tu? tu es triste, pourquoi? Ajoute un gai ou deux et tout sera parfait. Tiens, comme ceci : gai, gai.

Et le pinson pour lui montrer, lança une couple de "gais".

— Tu crois?

— Je crois! Mais je connais la musique, voyons!

— Merci, pinson.

— De rien.

Et le pinson décolla gaiement, en penchant des ailes comme un petit avion. Seul sur le pin centenaire, le jeune musicien à la livrée sombre, se mit à réfléchir. Il regarda alentour : personne. Alors, face à une branche, pour lui tout seul, très doucement, il commença :

— «Roule rossignol la gaieté hors de ton coeur, gai, roule rossignol la gaieté hors de ton coeur, gai!»

— Ce doit être mieux ainsi, pensa-t-il.

— J'apprendrai. Le pinson est bien gentil. Gai, gai, je n'oublierai pas.

Il répéta plusieurs fois le refrain nouveau, et se dit :

— J'apprendrai. Le pinson est bien gentil. Gai, gai, je n'oublierai pas.

Alors il s'en fut voir le serin, un petit bonhomme de serin jaune comme du sable de mer, avec des pattes comme des brins de mil. Il lui dit :

— Serin, viens un peu à l'écart. J'ai une mélodie à te faire entendre.

Les deux petits oiseaux s'éloignèrent du ruisseau et s'en furent dans le vieux pin, tranquille comme une salle de musique.

— Ecoute bien, dit le rossignol.

— Tuit, tuit, j'écoute, fit le petit bonhomme en se mettant en boule.

Le rossignol commença sa chanson en appuyant sur les gais :

— «Roule rossignol la gaieté hors de ton coeur, gai, gai!»

Il secouait la tête comme un petit tambour major et au lieu de terminer par un trille à sa façon, il terminait par deux coups de tête : gai, gai.

— Qu'en penses-tu?

Le serin était perplexe, plissait l'oeil et ne semblait pas comprendre. Avec sa petite voix de filet de source, il dit :

— Recommence, s'il te plaît.

Le rossignol recommença et attendit la réponse.

— C'est bien, dit le serin avec sa voix plus élevée que l'harmonique d'un violon, c'est bien. Mais, rossignol, si tu veux mon avis, le veux-tu au moins?

— Oui! s'empressa de dire le rossignol, pour tout au monde j'y tiens et je te paierai ce que tu demanderas, parle, je suis ton serviteur.

Le serin avec sa patte fit signe à l'autre de garder ses distances, puis il continua obligeamment :

— Au milieu de la mélodie, je mettrais des “tuit, tuit,” tiens, comme ceci. D’abord, je ferais disparaître le mot rossignol qui me semble un peu prétentieux, écoute bien :

— “Roule, tuit, tuit, la gaieté hors de ton cœur, gai, roule tuit, tuit, la gaieté hors de ton cœur, gai ! Voilà !

Le rossignol se grattait la tête et n’était pas convaincu :

— Tu es sûr ?

— Comment, sûr ! Les serins de mon espèce sont des internationaux, n’oublie pas. Remercie-moi, c’est tout. Tu sais qui est ma mère et tu n’ignores pas le prix de ses leçons de chant ?

Le rossignol s’excusa et dit :

— Merci serin. Je te sais gré.

— Tu es charmant, fit-il au rossignol. Bonjour.

Et prenant garde de ne pas salir son habit neuf, car on était en juin, il s’envola.

Face à la branche, le rossignol humble mais courageux, répéta la chanson nouvelle et l’apprit bien par cœur.

— Ça va, disait-il. Le pinson et le serin sont satisfaits. Et de deux ! Je deviendrai un grand musicien. Tous les oiseaux seront contents de moi. Allons maintenant chercher l’avis d’une espèce plus grosse. J’aimerais bien avoir l’opinion de madame la corneille, l’opinion des gens du peuple quoi !

Sans plus de réflexion, il plongea dans la forêt, zigzagua longtemps avec habileté et s’en fut au pays des corneilles, juchées dans les cimes d’ormes, comme dans des escaliers de villes.

A l’une d’entre elles qui étendait son linge, il fit signe de venir. Elle secoua les mains, replaça sa chevelure et pesamment s’avança. Avec une grosse voix de contralto, elle dit :

— Qu’est-ce que c’est petit ? On t’attaque ? Tu es tout tremblant, veux-tu que je donne l’alarme ?

— Non, non, répondit le rossignol tout essoufflé, non, non ! Je viens vous consulter, madame ; si vous étiez assez gentille de m’accompagner à la salle de musique là-bas au pin, je voudrais auditionner et j’ai foi en votre jugement.

— Trop d’honneur ! Non ! Trop d’honneur ! Moi ! Toi ! Non ! Ça va, je te suis, amour !

Elle se retourna et cria à son mari avec une voix terriblement rauque :

— Vieux, je m’absente pour cinq minutes.

Avec ravissement elle suivit le jeune artiste qui sautait entre les branches comme sur des cordes à danser.

— Voilà, commença le rossignol quand il fut bien à l'écart sur la branche de pin. Je voudrais simplement que vous entendiez mon chant et me disiez sans détour si cela vous plaît.

— Trop d'honneur ! fit la corneille en se dérhumant. Si j'avais su je me serais fait un peu de toilette ; c'est lundi, jour de lavage, je m'excuse. Attaque petit, j'écoute, l'âme en avant.

La corneille se rentra le cou dans les plumes, s'écrasa sur ses pattes noires et ferma l'oeil.

— "Roule, tuit, tuit, la gaieté hors de ton coeur, gai, gai roule, tuit, tuit, la gaieté hors de ton coeur, gai, gai !

La chanson terminée, la corneille ouvrit des yeux stupéfaits, ouvrit les ailes, ouvrit le bec, ouvrit les pattes et dit, d'une voix découragée :

— Mais petit, c'est navrant ! J'écoutais et je n'ai pas entendu. Il n'y a pas de "croa, croa" dans ta chanson ! Une chanson sans croa, croa, c'est un four. Croa, croa, que fais-tu de nous les corneilles ? Peut-on s'imaginer oublié de la sorte ? Pour avoir de la voix et du trémolo et de l'harmonie, tu en as, mais le rythme, mais la cadence ? Croa, que je te répète. J'attendais pour battre la mesure avec ma patte, c'est désolant !

Elle balança la branche et s'en fut en marmottant :

— Inimaginable ! Pas de croa !

Le rossignol eut envie de pleurer.

— Je ne saurai jamais le chant ! pensa-t-il. Je suis un sot ! Comment fait-on pour plaire à tout le monde ?

— "Croa, croa, roule, tuit, tuit, la gaieté hors de ton coeur, gai, gai, croa, croa, roule, tuit, tuit, la gaieté hors de ton coeur, gai, gai !"

Ce n'est pas cela du tout, soupira-t-il. C'est trop long et c'est faux ! J'ai honte ! Je ne deviendrai jamais un musicien ! Pourquoi le public est-il si difficile ? Je suis un sot et un vaurien ! Je n'ai pas de qualité ! Ah, malheur de rossignol !

Et dans sa petite fale sombre, il pleura trois gouttelettes de cristal. Le désespoir s'empara de lui. Le temps était à la chanson et il n'avait pas le goût de chanter. Il voulut dormir, se coucher quelque part et ne plus vivre pour ne plus avoir à chanter !

Immobile sur sa branche de pin, il attendit le soir.

Le jour tomba. Des fentes de soleil traversaient les arbres. Les feuilles étaient saoules de lumière. Puis, le soir devint rouge, c'était le couchant. Puis, le soir devint gris. Le musicien n'eut pas la force de regagner sa maison. Il dit :

— Je coucherai ici.

Deux étoiles comme deux yeux d'ange, le regardaient en haut du pin.

— La nuit sera belle, je resterai ici.

Il repassa sa journée, ses rêves et resta là au milieu de son chagrin.

Soudain, par la gauche là-bas, de l'autre côté de la savane brûlée, là-bas dans le pays des mouches et des souches, il entendit une voix étonnamment douce, variée, plaintive, d'une grande beauté. Les sons sortaient purs et neufs, en flots rapides, comme le sang sort du coeur.

Vite, il se débarbouilla les yeux, prit son élan, monta pour ne pas se frapper aux branches et courut, ailes ouvertes, dans la direction de la mélodie. Il atterrit sur un bouleau bleu.

— Chut! lui dit un oiseau qui était déjà rendu. Chut! pas de bruit, polisson!

Le petit rossignol leva la tête et vit tout un peuple d'oiseaux recueillis dont ses trois juges, qui écoutait le concert dans une sorte d'extase. Quelques-uns avaient le bec rentré dans la fable; de mignonnes têtes de femmes bien coiffées, reposaient sur le cou de leur mari; de vieux pic-bois ouvriers, balançaient leur marteau en mesure; d'autres, de tous petits, souriaient au plafond de juin. Et le soliste, un vieux rossignol à la livrée sale, en haut d'un grand chicot de frêne, face à la nuit, au-dessus des hommes, plus haut que les routes, les sentiers battus et les recettes connues, chantait les yeux fermés:

— "Roule rossignol le rêve hors de ton coeur,
ne t'occupe de rien, si tu veux pleurer, pleure;
fais des trilles, des rires, des roulades en gammes,
il n'est qu'une chanson, la chanson de ton âme!
le reste importe peu,
chante,
ferme les yeux,
chante!

Puis il développait ce thème sur d'autres modulations:

— "Roule rossignol, le rêve hors de ton coeur..."

Le jeune rossignol se mit à trembler. La vérité éclata sur lui d'un coup comme un grand jet de lumière. Il pesa la chanson qu'il chantait et, dégoûté de lui, il la sortit de son crâne avec fureur.

— Je suis un faux! Je suis un faux rossignol! cria-t-il.

Le pinson lui donna un coup d'aile sur l'épaule et lui dit tout-bas:

— Ne tapage pas. Si le maître t'entend, il va cesser.

— Il ne sait pas que vous êtes ici? balbutia l'enfant.

— Mais non, idiot! Il ne chante pas pour le public lui, il chante pour lui et le bon Dieu!

Le petit rossignol pleura à chaudes larmes et comprit.

Il jura de recommencer à zéro, de se cacher et il fit bien.

Sans s'occuper des oreilles, des yeux, du nez ou de la langue des voisins, on peut l'entendre quelquefois sur un arbre solitaire et les oiseaux s'accordent à dire que c'est un enchantement.

Félix LECLERC.

Procès de nos ferveurs

(Première séance du tribunal)

Ma femme possède une belle paire de gants bleus, cloutés d'or. Et quand elle les porte pour quelque sortie distinguée (quand nous partons tous deux nous ennuyer ensemble chez des gens solennels) les gants bleus m'obsèdent. Ils deviennent pour moi le symbole d'une sociologie à base de souvenirs, ils deviennent le plan de cet article que je vais maintenant rédiger.

Une étoffe sombre, taillée sur le patron capricieux d'une main qui bouge, qui travaille, qui a besoin de remuer sans cesse. Et, piqués au hasard, des clous dorés, des points de lumière, des repaires de fantaisie. Nul ordre défini, rien qui puisse rassurer le goût inné du syllogisme.

Alors, tant que ma femme garde ses gants et que l'ennui nous environne, je reviens sur ces années ferventes, les six dernières, dont il n'est pas facile de tirer la conclusion. J'avais fait le rêve de connaître si bien ma génération que j'en puisse aujourd'hui faire un livre. Etre aux écoutes d'une jeunesse quand on est soi-même très jeune et se mêler à elle et vivre dans le ventre d'une jeunesse en fermentation, d'une génération qui débute; j'aurais ensuite de quoi parler, je serais expert en quelque chose et la voix de quelqu'un!

Nos rêves les plus précis sont précisément les plus fous. Mes années d'écoutes et de ferveur m'ont valu de nombreux avantages, au nombre desquels le bonheur, mais jamais je ne fus plus perplexe qu'au terme de mon étude sur les tendances profondes de mes contemporains dans la vingtaine.

Le jeunesse qui m'entoure et dont je suis? La matière de mon livre? Une étoffe capricieuse, sombre, taillée à la mesure d'une époque fantaisiste et dont je ne puis raconter que les clous d'or. Nul plan pour cette étude, si ce n'est la succession des mois et des faits. Synthèse impossible, bagage d'observations mêlées, diversité de la vie qui coule comme une eau et change mille fois de route.

Cette étude qui devait impressionner les sociologues, il faudrait l'écrire maintenant pour les poètes, c'est-à-dire pour tous les hommes qui abordent la vie sans méthode, avec le coeur seulement et quelques souvenirs d'Évangile...

* * *

Me voici sur le quai de la gare. Je porte au bout du bras une mallette de carton brun. Il fait soleil. J'ai vingt ans et un bac-

calauréat, oublié quelque part dans le grenier de ma mère. Mon temps de collègue a pris fin dix jours plus tôt, mais c'est de ma petite ville que je pars vers la métropole.

Je vais quand même naître ici pour la seconde fois, puisque j'aborde maintenant la vie, puisque ce petit train qui fume au tournant m'amène dans la grande ville inconnue, vers tout ce qui existe.

Je m'exerce à n'avoir pas de préjugés. Ouvrir les yeux et connaître par moi-même. Ne plus croire ce qu'on m'a raconté, même pas ce que j'ai lu. D'ailleurs, les histoires de mes livres se passaient toutes en France... La vérité des choses m'attend dans ce wagon, puis à Montréal, puis au bout de chaque voyage que je ferai, en des lieux qui se montreront tout neufs. Mon départ est pur. Je veux connaître. Et mon métier me conduira partout.

Le train s'ébranle.

* * *

Je vois encore cette face curieuse, toute rose de soleil et de fatuité. Pourquoi P., camarade oublié, se trouvait-il là, dans la banquette voisine, le jour de "mon" départ? Trois ans que je ne l'avais vu. Trois ans qu'il avait quitté le collège, à la suite de je ne sais quelle altercation majeure avec l'autorité. Mais déjà un sourire sceptique aux coins de la bouche et déjà une certaine condescendance dans ses paroles, quand il s'adressait à moi. P. avait vécu. Il avait vu. Il avait lutté. Il avait lâché aussi.

Pour la première fois, je voyais un camarade complètement déshabillé de sa foi. Il en était sorti comme on sort d'un chandail, avec ce mouvement brusque des bras qui traduit l'impatience. Il me racontait sa conversion. Il faisait le tour des dogmes pour bien établir qu'il les avait tous déracinés, que plus un seul ne vivait en lui.

— *Désormais, disait-il, je dois m'élaborer une doctrine à base d'expérience. Je ne suis pas seul, d'ailleurs. Je te présenterai les amis. Nous reprenons, maille après maille, toute notre philosophie des choses. Il nous faut des convictions neuves, des bases nouvelles, une vie de travail intense, de plaisir acharné, de sensations. Je ne te parle pas du collège où j'ai appris surtout l'homme sexualité plus un certain nombre de faux principes. Aujourd'hui, je sais que l'amour libre est naturel et dénué de remords, je sais qu'il faut penser à sa guise et selon soi-même.*

Le petit train soufflait dans les collines douces qui entourent Richmond. Mon interlocuteur ne tarissait pas. Il avait une chemise verte, des yeux verts, une moustache et une carte de visite, parce qu'il était imprimeur. Il me la tendit plus tard, au bout du trajet, en m'invitant à le visiter dans son arrière-boutique.

Je ne l'ai jamais revu. Des complications financières le firent s'enrôler, aux premières semaines de la guerre et j'ignore sous quels cieux il poursuit aujourd'hui l'élaboration de sa doctrine.

Mais j'ai connu ses amis, ses frères spirituels. Aujourd'hui encore je rattache à P. nombre de garçons sceptiques, gavés de raisonnements qui discutent des nuits entières leurs conceptions "avancées" du monde et de la vie.

J'ai passé des heures à les écouter, au début surtout de mes années ferventes. Il fallait s'asseoir, après une dure soirée de travail, devant un verre de bière ou quelque boisson plus anodine et, pour quelque temps, ne plus penser au réveil du lendemain. Il fallait oublier que les minutes comptent car eux n'y songeaient pas.

C'étaient des gars brillants, débrouillards, talentueux, noctambules pour la plupart. J'admirais en eux certaine rigueur intellectuelle, un instinct de liberté, d'authenticité, qui les avait gardés de la tiédeur. Ils n'étaient pas bourgeois ni médiocres, mais en révolte intime contre leur éducation, contre certains maîtres peu convaincants qui voulurent, à coup de massue, plier leur intelligence aux données de la Révélation. Ce n'est pas le christianisme qu'ils refusaient et plusieurs couvent encore une foi presque intacte. Mais l'ascèse leur fut présentée comme le plus ennuyeux des sentiers battus et le contraire du dynamisme.

Domage que la libre-pensée, surtout chez des jeunes, tourne en rond ou tourne mal ! Depuis six ans, j'ai vu certains d'entre eux s'enfoncer graduellement dans l'habitude. Ils cherchaient autrefois la vérité devant un verre et sacrifiaient leurs nuits à remuer des problèmes. Ils cherchent maintenant le verre et la philosophie leur est devenue prétexte à veiller jusqu'à l'aube, grands enfants terriblement vieillis qui s'amuse à pérorer.

D'autres ont sacrifié au démon de la fortune. Leur sincérité, par détours successifs, a concilié les exigences de la ferveur et celles des vieux fauves de l'irréligion. Ils ont trouvé place parmi les actionnaires de la libre-pensée. Ils se couchent tôt, désormais. Ils ne discutent plus : ils encaissent.

* * *

Montréal, pendant l'été '40, bourdonnait au soleil. L'atmosphère était lourde d'événements précipités. Dans la petite salle aux nappes souillées, carré Saint-Louis, la radio nous déversait à chaque repas son balot de catastrophes. Quand les Allemands prenaient Paris, quand Pétain montait au pouvoir, quand Churchill avait prononcé un discours important, nous n'entendions

plus que le bruit des cuillers qui cherchaient les pois dans la soupe.

C'est là que je fus initié aux problèmes internationaux, là aussi que je pris contact avec la jeunesse révolutionnaire.

Il ne manquait pas à ce moment de problèmes politiques, ni d'une certaine atmosphère surchauffée, rideau de fond idéal pour les paroles de violence. Certaines promesses étaient trahies, certains mensonges étaient mûrs et donnaient leur fruit. Pour la première fois dans cette génération, l'Etat prenait corps à nos yeux. Il allait déranger nos vies, interrompre nos plans, exiger le service de nos bras. A la tête d'un groupe de jeunes, ce climat politique montait comme un vin.

Naquirent alors vingt clubs secrets, ligues d'agitation, maçonneries révolutionnaires. Pour la première fois, je vis des garçons sérieux qui déplaient des cartes, montraient du doigt certaines frontières, tenaient des propos d'anarchistes et réclamaient de l'argent. On parlait de bombes et de techniques incendiaires, on traçait des lignes stratégiques à travers de paisibles comtés où je n'avais imaginé jusque là que champs de fraises et culture de pommes. On peut rire aujourd'hui mais dans le climat de ces jours, je vous jure que tout cela impressionnait.

Il fallait voir des dizaines de jeunes pour qui les moyens légaux ne signifiaient plus rien et dont l'espoir reposait tout entier dans quelque prise d'armes hypothétique au bord d'un bois, dans quelque marche sur la capitale qui assurerait le pouvoir à des hommes purs, à des grands politiques.

Ai-je jamais cru à cette jeunesse révolutionnaire? Je m'efforçai un temps d'avoir la foi, je m'accusai de tiédeur et de scepticisme, je connus des meetings et des caucus secrets. Certains soirs, vraiment, j'eus l'impression qu'un ordre de choses était menacé, que ces gaillards-là en viendraient aux coups de feu. Des espions communistes guettaient aux portes et tâchaient de savoir, ce qui donnait du sérieux à l'affaire. L'un deux, après l'attaque allemande contre la Russie, a même publié un tract pour dénoncer la "droite faciste qui exige de ses membres qu'ils s'arment d'une carabine, d'une gourde et d'un couteau de chasse".

Mais aujourd'hui que tout cela est passé, je vois bien la part de théâtre, la part de romantisme et de littérature que contenait cette agitation. Nul de ces jeunes n'avait vraiment souffert, et l'on ne sabote pas une société qui vous a nourri, un système qui vous tient au chaud. Les ouvriers étaient absents de ces caves; ils commençaient tout juste à trouver de l'emploi, à s'engager dans les services de l'armée, à *vivre*, après dix années de misère. **Eux qui auraient pu haïr, détester, casser des gueules de bourgeois, n'y songeaient plus, justement, mais couraient à la pitain-**

ce, le sourire aux lèvres, pendant que nos jeunes intellectuels se réchauffaient le cerveau...

Que sont devenus ceux-ci, et qu'a produit la ferveur révolutionnaire de '40?

Je ne dirai pas qu'ils ont vieilli car l'âge seul ne suffit à rien. Ceux d'entre eux qui ont rejoint l'extrême gauche et trouvé chez les communistes une discipline, ceux-là tiennent encore après six ans. Ils ont milité dans l'armée, ils ont quitté leur foi, leur culture, leur milieu même et continuent sérieusement ce qui fut au point de départ d'une action révolutionnaire d'opérette. Ils sont, à la vérité, très peu nombreux. Des unités seulement.

Les autres se sont refroidis ou mieux convertis. Certains font de la politique; ils ont trouvé un parti pour les réconcilier avec l'action constitutionnelle...

D'autres ont découvert l'art et complotent désormais dans les caves non moins romantiques du surréalisme ou du gidisme.

En resterait-il un seul pour me raconter ce soir, au-dessus d'une nappe sale et d'une mauvaise côtelette, que le bassin McTavish se prendrait facilement à la grenade? Celui-là même, je crois, est aujourd'hui marié...

* * *

Ma première rencontre avec Charles, je la jugeai tout de suite plus sérieuse. Lui aussi était bohème, lui aussi noctambule. Mais on sentait en lui autre chose qu'une attitude. Il était donné. Il marchait droit devant ses yeux et trimaît du soir au matin sur ses toiles.

Il existe une confrérie de petits maîtres "faiseurs", esthètes loquaces et dissipés en discours, de fabricants qui vivent à même les toiles des autres et critiquent de haut, chaque soir, avant d'aller dormir. Notre génération sera durement jugée pour les prétentieux stériles qu'elles a déchaînés dans les salons...

Mais elle a produit pour son honneur quelques équipes de jeunes qui ont cru à la Beauté, qui poursuivent âprement des valeurs inexprimables en chiffres. Des garçons sans maîtres se sont enfermés devant un piano, derrière un chevalet ou penchés sur des feuillets blancs. Ils ont juré de percer des mystères, de bâtir une oeuvre. La ferveur a tenu ceux-là jusqu'à présent.

J'aime voir danser Georges dans ses espadrilles, quand il répète un nouveau rôle. Nous ne causons pas philosophie de l'art, il ne s'amuse pas à juger de haut, je me fiche d'ailleurs de ses jugements. Pourquoi attendre de lui un article ou un discours? Il m'exprime sa ferveur et toutes ses idées quand il bondit en

scène sous l'éclairage des herses. Charles, quand il prend ses pinceaux.

* * *

Est-ce que ma propre ferveur m'aurait trompé? Bernard me le donnait à croire, l'été dernier. J'ai dû, plusieurs fois depuis, refaire ma conviction qu'il avait si naïvement, si inconsciemment ébranlée. Ce n'était pas une discussion, pourtant, mais une simple question posée. J'avais commencé une phrase dans ces termes :

— Le renouveau chrétien, chez nous...

et Bernard, brusquement :

— Existe-t-il un renouveau chrétien dans la jeunesse de notre pays? Tu en parles bien à ton aise...

Cette question sans apprêt, posée par un esprit honnête, a barré des mois durant la route de mes plus chères pensées. Avais-je donc, depuis cinq ans, confondu mon désir avec la réalité? Bien des signes pouvaient le faire croire. Certains départs n'avaient pas conduit très loin et d'enthousiasmes auxquels j'avais eu foi, il ne restait plus aujourd'hui que mode et littérature.

Seigneur, enseignez-nous à prendre racine! Faites que nous ne soyons pas dupes de nous-mêmes et des livres!

Claudiel, Péguy, Maritain, Bernanos, tels furent les grands prophètes de notre vingtième année. Je retrouve au fond des placards de vieux gilets dont les poches déformées gardent la trace de bouquins qui ne nous quittaient guère. Et l'émerveillement de *l'Echange!* La joie de redécouvrir les *Mystères!* tous ces poèmes en état de grâce qui remplaçaient en nous le *Crucifix* ou les *Stances à Villequiers!*

Femme, vous m'entendez, quand les âmes des morts

S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses...

Nous retrouvions la Bible aussi et l'Évangile. La poussière des cantiques sentimentaux ou jansénistes s'envolait. Toute une génération ouvrait les yeux au grand soleil de la Grâce. Nous avons partagé ensemble des Odes et des Sonnets comme on partage une nourriture. La joie de certains soirs où Roger, la mèche sur l'oeil, disait pour nous tous l'histoire de la petite fille Espérance et les longues méditations de Madame Gervaise. Cela opérait en nous, me semblait-il, une révolution plus profonde, une libération plus totale que n'importe quelle protestation de mes camarades anarchistes. Cela, me semblait-il, marquait nos âmes pour toute la vie.

Certaines démissions m'ont enseigné que l'Amour est plus difficile.

Pour toute une part de notre génération, la voix de ces prophètes était musique seule, enchantement de l'oreille ou recherche du singulier. Ils avalaient toutes ces splendeurs mais n'en digéraient pas la substance.

Certains ont récité Claudel et clamé sur les toits des pages de la Bible, mais leur vie ne fut jamais touchée par la Grâce. Perméables aux paroles, ils offraient carapace aux avances du Christ. Ils ne comprirent pas le message des grands hérauts, puisqu'il leur est resté dans l'oreille sans pénétrer jamais plus avant. A notre grande surprise, ils continuent toujours de répéter des mots. Ils relisent, ils ressassent, ils étudient... ils enseignent! Mais leur conversion, qui fut strictement littéraire, n'a donné de fruits que phrases toujours plus longues. Les positions vitales, bourgeoises et confortables, demeurent inchangées.

D'autres, plus fourvoyés encore, n'ont même pas retenu le son des mots. Ce qu'ils aimaient de nos prophètes, c'était la couverture de leurs livres, le rouge et le noir, les trois lettres N.R.F., et les gros tirages de ces oeuvres. A quoi, aujourd'hui encore, ils demeurent attachés. Ayant trouvé l'oeuvre de Gide sous le même carton imprimé, ils y mordent à pleines dents du même appétit. Ce sera bientôt Sartre et sa philosophie gélatineuse, ce sera Malraux sans distinction. Ils ne comprendront jamais qu'on s'attache à des hommes par le lien incassable des similitudes intérieures.

Pour eux, le renouveau chrétien de la France ne fut jamais qu'une mode et nos prophètes des rusés qui l'exploitèrent plus habilement.

Bernard a raison : qu'y a-t-il de changé entre ces jeunes intellectuels de notre âge et tous les autres qui nous ont précédés? Montrez-moi dans leur livres une trace de jaillissement spirituel plus pur ou plus intense. Montrez-moi les effets de la grâce ou les fruits de la contemplation.

L'art a pris toute la place. Ou presque toute. Seule se glisse parfois une pensée plus forte, un reflet de Révélation dont on ne sait s'il vient du coeur ou d'un conformisme poli.

* * *

Et pourtant non. Il faut désirer très fort le printemps pour deviner le premier bourgeonnement des arbres. Peut-être Bernard n'y met-il pas assez de ferveur. Et puis, je le soupçonne un peu de ne pas faire les distinctions qui s'imposent entre la France et nous.

N'est-ce pas Claudel qui écrivait à Jacques Rivière : *« On dirait que les canaux naturels de la Grâce étant chez-nous obs-*

trués, elle se manifeste aujourd'hui soudainement, sans préparation, et convertit par miracle, isolément, les hommes dont Elle a besoin."(1) Que cette explication me plaît et fait comprendre le brusque éclair dans l'esprit de Claudel lui-même, aux vêpres de Notre-Dame, l'aboutissement chrétien du socialisme de Péguy, ce choc à l'âme de Ghéon quand il "voit" Pierre Dupouey.

Mais chez nous, les canaux naturels de la Grâce ne sont pas si totalement obstrués. Ils sont seulement rétrécis par le sommeil, la tiédeur et la médiocrité des chrétiens, ministres et fidèles. Les brusques revirements ne sont pas pour nous, qui pouvons encore connaître le Christ à l'école, si défiguré qu'on nous le présente parfois. Notre résurrection? Elle ne sera qu'un long réveil, dont on peut déjà discerner tous les signes.

Et puis, Bernard, l'Evangile n'a jamais commencé chez les riches, riches d'argent ni riches de culture. Après les pêcheurs de Galilée vint la valetaille et toute la crasse de Rome, toute la sublime cohorte des pauvres. Les intellectuels ont mis deux siècles à voir l'éblouissante clarté de la Révélation, eux pourtant qui saisissaient à première vue les subtilités d'une loi ou la délicate fraîcheur d'un poème!

Notre chrétienté dort et ronfle sur l'énormité des mystères qui devraient nous faire sauter de Joie. Mais quelques âmes lentement se réveillent et se mettent à vivre; une fois de plus ce sont les pauvres. Il faut rencontrer des jeunes ouvriers qui se reprennent à vivre, qui s'émerveillent sans littérature et comprennent plus profondément la vérité du Corps Mystique que les trois quarts de nos avocats. Il faut chercher dans ces âmes-là le bourgeonnement du nouveau chrétien, les signes d'un printemps spirituel. Là se manifestent dès à présent les vraies proportions du nouveau qui se prépare.

Ailleurs, nous ne trouverons que minorités authentiques mais bien faibles, comme aux premiers siècles. Nous ne trouverons que de très petites communautés, quelques rares équipes où la ferveur continue. Mais celles-là même suffisent à légitimer notre foi, à constituer une présence, à nous assurer l'avenir.

La moins déçue de nos ferveurs fut tout de même la ferveur chrétienne. Et les moins entamés dans leur enthousiasme furent ceux qui vivaient de celle-là.

* * *

...Je verrais encore dans l'étoffe bleue d'autres clous d'or à dénombrer. Mais ma femme a retiré ses gants et je cesse de rêver pour me remettre à vivre; nous reprenons ensemble le chemin de notre atelier.

Gérard PELLETIER.

(1) Je cite de mémoire, n'ayant plus mes livres sous la main.

Trio (*Nouvelle*)

“Le lac, maman,” s’écria Elizabeth.

En effet, il venait d’apparaître dans les intervalles des pins, au tournant de la route.

“Que j’ai hâte de me baigner !” dit la jeune femme en sueur affalée au fond du taxi. Elle était revêtue d’un imperméable rouge et tenait sur ses genoux une grosse boîte en carton.

Claude Sannier répondit que la gare qu’ils venaient de quitter n’était qu’à trois milles de leur destination.

— Tant mieux, parce que la chaleur m’accable. Le train m’a tuée...

“Je vois des vaches dans le champ !” s’écria encore Elizabeth. Et, après un moment de réflexion : “La plus grosse vache, papa, c’est-i le papa vache ?” Question qui mit en joie ses parents, malgré l’ennui du voyage.

Nullement déconcertée, Elizabeth signalait maintenant un pont, une chaloupe à voile, un gros chien. C’est elle aussi qui aperçut la première leur ami André qui les attendait à l’entrée du camp, la figure, les bras et les jambes empourprés par le soleil et le vent.

André Chanbonnière leur avait vanté la place, la cuisine et le service et Claude avait décidé d’y passer ses vacances avec sa famille. C’étaient douze chalets plantés au bout d’une vaste pelouse qui descendait en talus sur le rivage. Entre chacun d’eux, il y avait un bouleau et un tremble. Une chaîne de montagnes était tendue comme un arc inégal au-dessus du lac et, de l’autre côté, un pâturage en pente fermait l’horizon d’une flexible ligne de têtes de vulpin.

Ils s’installèrent tout de suite dans un chalet regardant celui d’André. Il était divisé en une chambre et un cabinet ; le toit était en comble et recouvrait par une de ses extrémités une véranda entourée de moustiquaires. Le meuble comprenait deux lits, deux chaises et une table. Charlotte et Claude s’assirent sur le lit :

— Un grenier à ras de terre !

— Dis plutôt un casseau de fraises !

Charlotte se mit en devoir de se peindre les bras et les jambes. Elizabeth, montée sur une chaise, se contemplait dans le miroir pendu au-dessus du lavabo : “Moi aussi, je veux du brun. Mes joues sont pâles comme des gouttes d’eau.”

Le vent labourait le lac, y creusant de larges sillons. L’eau était d’un bleu d’acier ; elle se faisait dure pour résister à la charrue. André rejoignit Claude près du talus et lui mit son bras autour des épaules : “Tu ne regretteras point tes vacances, mon

vieux Claude. La fin du mois de juin, c'est la fleur de l'été. Le soleil est à son plus fort. Le lac est encore froid et il ravigote mieux ainsi. Je suis bien heureux de vous voir."

— Quel bon vent!

Après dîner, le vent tomba. Des oiseaux rasaient l'eau près du bord, faisant des ricochets. André promena ses amis en canot. Il n'avait qu'un maillot sur lui et Claude, auquel il apparut d'une grande beauté, craignit que la comparaison que Charlotte ne pouvait manquer de faire entre eux ne fût par trop à son désavantage. Que cela pût l'inquiéter pour une autre cause que la jalousie ne lui vint pas cependant à l'esprit.

Claude eut peine à s'endormir. Il en attribua la cause au murmure des vagues et du feuillage.

De bonne heure, le matin suivant, des écureuils prirent leurs ébats sur le toit. Charlotte, endormie encore, faisait une moue de petite fille boudeuse. D'Elizabeth, on ne voyait que les cheveux plats hors de sa couverture. Claude passa encore une heure étendu sur son lit, tout oreille, les yeux fixés au plafond en pente comme le bout d'une flûte. Le vent entra par la fenêtre du côté du lac et sortait par la fenêtre du côté de la pelouse, comme un joueur maladroit qui souffle dans les trous de son instrument rustique.

La journée s'annonçait très belle. Le ciel était pur. Les feuilles du bouleau tremblaient dans le soleil comme des paupières clignotantes. La pelouse humectée de rosée semblait ensevelie sous une toile d'araignée. Claude s'y promena nu-pieds. Il descendit ensuite le talus plein de marguerites et entra dans l'eau glacée. Il était encore jeune et il s'avoua comblé de joie lorsqu'il s'allongea sur l'herbe entre les deux chalets où sa femme et André Chanbonnière étaient sans doute résolus de part et d'autre à faire la grasse matinée. Mais la cause de son bonheur lui échappait; une équivoque lui tenait lieu d'équilibre...

Le lac était semé d'étincelles; des chocs de rayons.

Dans l'après-midi, les Sannier herborisèrent dans le pâturage au delà de la pelouse. Ils jetèrent dans un journal divers spécimens de fleurs: micropes, céraistes nains, boutons d'or, oeillets des chartreux, etc. Elizabeth cueillit pour sa part un gros bouquet de marguerites qu'elle appelait ses petits oeufs sur le plat. Au-dessus d'eux trois, les feuilles des bouleaux se giflaient du plat et du dos alternativement et un pin, se hérissant de temps à autre, dardait dans l'air ses milliers d'épingles.

"André est un excellent compagnon de vacances, vint à dire Charlotte. Il est sportif, discret. Il aime la nature et la liberté. Ce que j'admire surtout chez lui, c'est sa présence d'esprit..."

— Il est superficiel, interrompit Claude, qui regretta cette critique injuste. Mais, ce soir-là, dans le chalet d'André, Claude se surprit à médire encore.

“Ce qui me manque, disait son ami, c’est une femme comme la tienne.”

— Pour te faire apprécier mieux la liberté dont tu jouis présentement!

— N’es-tu pas heureux avec Charlotte? Elle est jolie, intelligente, dévouée.

— Je t’accorde tout cela.

Avant que Charlotte vînt les trouver, ils se promirent de passer une soirée seul à seul à la première occasion.

Le lendemain après-midi, Charlotte et André, côte à côte sur l’herbe, près du talus, lisaient. Le même bouleau leur ombrageait la tête. Contre le tronc, Claude fumait sa pipe. Soudain il se leva et dit d’un ton emphatique: “Ce vent m’inspire un vague enthousiasme depuis mon arrivée. Il m’énerve à la fin. Et puis, le sublime n’est plus sublime s’il devient ordinaire. Ergo, je m’en vais faire une longue marche.” Et il s’en fut.

D’abord il suivit la grand’route jusqu’à une traverse de chemin de fer, enfila un petit chemin de terre dans la direction d’une montagne. S’étant arrêté sur un petit pont pour voir nager des têtards, il aperçut un nid où gisaient deux oeufs bleu pâle qui lui rappelèrent les yeux de Charlotte. Une grive, perchée sur une branche, l’observait.

“Aurais-je dû laisser ma femme avec André? se demanda Claude. Ma foi, on dirait que je la compromets à plaisir! Bah, méprisons la prudence! Et puis, je ne risque rien. J’ai un ami véritable.” Et il passa outre, ému à l’excès par le spectacle qu’il venait de quitter. Maintenant sa démarche était plus lourde. A son approche, des couleuvres rentraient vite dans l’herbe, le faisant sursauter. Aucun arbre n’abritait le chemin sec. L’ombre d’un nuage, une ombre d’ombre, passa dans le parc où des vaches accroupies somnolaient. Un chien couché sous un porche ne leva point la tête pour examiner le promeneur. Aucun frisson n’agitait l’air immobile. Partout se lisait l’accablement de la campagne, Claude se laissa choir près d’un camérisier en fleurs. Il tremblait un peu. Des images de son enfance lui revinrent à l’esprit. Il se revit avec André jouant et luttant, et se roulant par terre avec lui, criant de douleur. Il revit encore en imagination le nid et la grive inquiétée dans l’arbre. Avec une attention extrême, il regarda autour de lui. Un chardon bleu s’épanouissait géométriquement à ses pieds.

Revenu à son point de départ, Claude ne revit ni Charlotte ni André. Il se rassit contre le bouleau pour les attendre. “Où pouvaient-ils se trouver? Charlotte serait allée à sa rencontre et aurait suivi la grand’route? S’il leur était advenu quelque malheur? Non, ce n’était pas possible. On l’en aurait déjà prévenu.” Au bout de quelques minutes, pourtant, Claude éprouvait une profonde angoisse non en rapport avec son appréhension.

Comme il allait se mettre à leur recherche, il aperçut presque en même temps le canot d'André au large et Charlotte au bout de la pelouse. Il était triste et joyeux tout ensemble de les retrouver.

Charlotte et Elisabeth se couchèrent tôt. Quand Claude les vit assoupies, il ferma son livre, souffla sur la chandelle et sortit.

Un moment s'écoula. Immobile sur la véranda, Claude tendait l'oreille. Puis il marcha sur le bout des pieds, ouvrit et referma la porte doucement et, d'un pas allègre, se dirigea vers le chalet voisin. Il appela son ami, mais ne reçut pas de réponse. S'étant approché du talus, il distingua au large André avec une femme. Leur canot laissait pour sillage un long fil d'argent. Une araignée et sa proie... Le clapotis sur le rivage imitait le purlèchement d'une bête repue. Quoique le soleil fût couché depuis quelque temps, l'air était encore lumineux et Claude, vêtu de blanc, espérait que le pagayeur tournerait la tête, sût qu'il était là. Il gagna ensuite la grand'route. Il se promena lentement jusqu'au pont étroit. Penché sur la lagune, d'où s'élevait une odeur forte, il écouta croasser les crapauds; on aurait dit des pizzicati de violoncelles cachés parmi les quenouilles. La nuit était semée de mouches à feu. Là-bas, derrière un arbre la lune montait. Lorsqu'elle apparut sur l'eau et dans le ciel pur, Claude, tiré de la rêverie où il avait glissé, rebroussa chemin. Il traversa vivement la pelouse et s'engagea dans le chemin menant à la pointe. Aux fenêtres du dernier chalet, un vieillard et sa femme à l'écart, comme ayant chacun son cadre. Le chemin se rétrécit et Claude dut se courber sous des branches avant d'arriver par un sentier au bout de la pointe, d'où l'on pouvait voir sur le lac toutes les embarcations...

Pendant sa promenade nocturne, Claude s'était parlé trop, comme les arbres qui murmuraient tout bas depuis que la brise était tombée. Il se jura de faire mieux à l'avenir: "Assez bavardé, tant avec moi-même qu'avec les autres: on reste à la surface de tout, on ne fait jamais que se répéter. Le silence unit bien autrement deux êtres qui s'aiment, que n'importe quel discours, que même n'importe quel aveu. Les paroles dites après ne rompent pas seulement le silence, elles rompent aussi l'intimité qu'il établissait entre eux. Lèvres contre lèvres, le baiser marque l'union la plus étroite; or, c'est le signe même du silence." Cette dernière image venue à l'esprit de Claude qui discourait de plus belle aurait pu le mettre en défiance; mais il n'en fut rien. Au contraire, semble-t-il, elle l'enhardit, car il se prit à parler tout haut comme à une ombre: "Si tu avais quelque chose à me dire encore, tu me serais donc resté plus ou moins étranger. Non, entre nous, tout a été dit..." A ce moment, comme il atteignait la pelouse, il vit s'éclairer le chalet d'André Chanbonnière.

Heureux et pur était le silence! Pierre BAILLARGEON.

La nature

Le désir de la liberté est très fort en nous. Quand tous les autres désirs sont brûlés par l'aridité de la vie, celui-là demeure et il nous comble étrangement. A travers la nature et le rêve, il répond à notre enfance solitaire.

C'est celui d'être pauvre, d'être seul, sans tâche humaine, quand nous sommes abandonnés de ce qui nous est cher, purifiés malgré nous de tout désir humain. C'est alors que la nature nous accueille.

Je me livre à la nuit. La nuit est toute large; il n'existe plus de détails d'arbres, de cailloux et de vie minuscule, mais seule l'ampleur des souffles immenses. Je regarde les arbres monter dans leur forme intime, et la brume mourir silencieusement de son propre souffle.

L'eau forme un plan de rêve soumis aux jeux du vent, la grande vague de l'horizon s'allonge et se perd dans le lointain, et les étoiles atteignent leur perfection lumineuse.

Seul face à la nuit, le coeur déchiré mais libre, seul et mon coeur fermé sauf au large silence de la nuit, je regarde le ciel et il m'emplit. Il m'apaise et me donne le merveilleux repos de mon inquiétude.

Je suis seul, seul mais libre, quelle étrange amertume! Je voudrais m'y rouler comme dans une eau légère, dans la clarté de la solitude. Des cris de teinte étrange scintillent dans leur transparence. Les étoiles fusent au ciel qui plie comme une gerbe lointaine.

La nuit transforme mes agitations en rythmes immenses. Je laisse s'écouler ma lumière intérieure qui remonte dans l'ombre jusqu'aux étoiles. Je suis seul à l'extrême pointe de la nuit, là où l'ombre s'épuise. Je m'éveille au silence comme à mon âme lointaine.

Même la douleur la plus cruelle se résoud en une mystérieuse sérénité. Des gestes merveilleux s'ébauchent dans l'ombre, allument les feux de Bengale et soudain les feuilles des arbres vivent d'une vie irréelle et colorée. C'est la fête du coeur humain dont la chaleur monte aux yeux dans un moment de confiante extase. Il semble alors que l'homme souffre de sa joie devenue soudain étrangère.

La nuit est mon amante inaccessible, celle qui tout à la fois me fait pleurer et me donne le courage de l'homme. Ses gestes immenses me rassurent et me font retrouver la source douloureuse du bonheur. La nuit est mâle et forte. Je suis fidèle à la nuit.

D'autres jours j'entends la lumière du matin, qui entre par mes yeux et pénètre ma chair, quand la nuit devient légère et bleuit dans ses profondeurs.

C'est un désir très doux de tranquillité, de transparence. Les arbres sont en fête. Ils chantent enveloppés d'une verdure légère et le ciel passe dessus par grandes vagues. La nature est en mouvement et joie, et la terre se donne au jour nouveau comme deux coeurs secrètement unis pour un nouveau voyage.

Mais c'est avec le Nord que nous sommes le plus profondément accordés.

Sa grande marque, c'est la robustesse. Ses montagnes sont fortes, lourdes, noires. Le vent qui y passe est grave et chaque montagne en vibre sourdement suivant sa résonnance. La nuit, le chant complexe de ces formes puissantes et sûres nous rappelle les profondeurs du passé. On y sent vivre l'âme secrète des bêtes en proie à son mystère, à son angoisse de la faim, à sa solitude, à sa neige inconnaissable et toujours renouvelée.

Le grand Nord m'attire. Ses lignes sont profondes, il est recueilli, il ne livre pas ses sentiments, ses violences. Pour l'aimer, il faut s'y donner très simplement, avec toutes ses puissances secrètes. Il ne trouble pas, c'est un ami qui nous rend à notre âme profonde.

Ses petits lacs chargés de rêverie et de silence me font aimer sa tendresse cachée. Un jour j'ai compris tout ce que son austérité cachait de liberté.

Le rythme même de ses conifères qui se répètent en denses formations de long de ses montagnes est un rythme de liberté profonde, d'évasion vers l'inconnu. Aucune attache vers un horizon net aux plans carrés, mais toujours les montagnes se succèdent, se prolongent sourdement, les lacs se déversent les uns dans les autres, se transmettent le message de l'aventure et du voyage, jusqu'à l'infini des rivières indiennes. C'est une esèce d'audace très ample.

C'est aussi un rythme de fidélité, car il est construit à l'échelle des montagnes, c'est-à-dire à l'échelle d'une journée d'homme. Il dégage le sens de l'étape journalière, du devoir quotidien assumé selon la force de l'homme.

*

* * *

C'est dans la nature seule que le rêve et l'action se confondent parce qu'ils obéissent aux mêmes rythmes.

Jacques DUBUC

Dans une guinguette

NOUVELLE

Il était venu là un dimanche d'octobre.

La veille, à l'atelier, on lui avait donné son congé; il était sans argent, sans travail. Aussi voyait-il l'avenir comme un terrain de lutte: des coups de poing à donner, des coups de poing à recevoir.

Un ciel gris où fuyaient quelques hirondelles, des tourbillons de feuilles dans un vent indécis: on aurait dit que tout, comme lui, cherchait une place.

Il laissa son vélo le long de la haie et entra dans la guinguette. Son corps s'appesantit sur une chaise, et son coude, sur la table. Alentour, son regard erra, essayant de s'accrocher aux choses, aux autres.

La servante passa; un parfum de muguet. Il ne se retourna pas. Ce n'est que lorsqu'elle vint tout contre lui, demandant: « Et pour vous monsieur, qu'est-ce que ça sera? » qu'il leva lentement la tête. La ligne des hanches moulées dans un satin noir ondulait jusqu'à l'aisselle. Un grand cercle de sueur s'achevait sur la courbe du sein. La jeune fille avait un collier de perles, de grosses perles, acheté dans un bazar entre l'étal de savonnettes et l'étal d'épingles à cheveux.

Comme le client ne répondait pas, elle répéta: « Qu'est-ce que ça sera? » en tapotant le bout de ses doigts rouges sur la table.

— Un pernod.

Il la regarda s'éloigner, tordit sa bouche, sourit en détournant la tête. Par les vitres, on apercevait le petit toiton, tôle ondulée, d'un hangar. Du linge claquait.

Déjà la fille reparut, allongea par-dessus la table son bras nu. Il était marqué au coude d'un point roux.

L'homme vida son verre d'un trait. Maintenant il sentait derrière lui la jeune fille toute proche, occupée à essuyer, d'un coup de chiffon, une table. Il se retourna brusquement:

— Comment t'appelles-tu?

Elle s'était arrêtée et, toujours penchée, on apercevait l'échancrure d'une gorge jeune, sourit. Une mère brune tombait droite sur sa joue et, dans ses yeux gris pâle, brillait le désir de plaire. Sa bouche fit une moue qui rapprocha ses lèvres, les rendit frêles, délicates comme ses narines:

— On m'appelle Annie, mais le bourgeois dit mademoiselle.

— Je t'appellerai Annie.

Il ajouta avec un rire net:

— Moi, je suis loin d'être un bourgeois, je suis un chômeur !

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Rien, que j'te dis. Je suis chômeur.

— Oui, mais lorsque vous travaillez ?

Le genou sur une chaise, le mollet tendu, elle demeurait debout. D'une main elle chassa ses cheveux derrière son oreille. Il vit son regard. Un regard de petite fille apeurée d'être femme et brave pourtant du désir de braver la vie :

— Ca t'intéresse, Annie, un chômeur ?

— Pourquoi pas ? Si je peux vous aider...

Son visage exprimait un vrai besoin d'être bonne, de servir à quelque chose. Elle le regardait droit dans les yeux, cet inconnu à la parole brutale, au geste simple. Il avait l'air d'un homme tellement fatigué et pourtant prêt à reprendre la besogne tout de suite. Il y avait aussi dans ses yeux quelque chose de triste, qui forçait la pitié et la couleur, bien limpide, ressemblant aux eaux de la Marne les jours de printemps.

Annie, un moment, regarda les oreilles rouges, pleines de sang et de vie, les cheveux d'un blond terne :

— Y a plus grand monde qui vient, de ce temps-ci, mais tout de même, en causant, ça peut se trouver, dit-elle.

— Quoi ?

— Eh bien, du travail.

Il parut sortir d'un rêve :

— Ah oui, en causant, on peut tout avoir ! Mais voilà, faut causer. Faut parler aux autres. Et moi, j'aime pas ça, demander...

— Vous m'avez bien demandé mon nom...

Elle dit cela en souriant. Elle avait des petites dents d'enfant pauvre, espacées et presque transparentes.

— Toi, c'est pas comme les autres. Et il jeta sur la table une pièce : « Tiens, c'est ma dernière. Mais garde tout de même la monnaie. »

*

* *

La guinguette était tout à la pointe de l'île. Entre les branches des buissons, on apercevait les reflets de la Marne. Un courant rapide froissait les herbes du rivages et le vent dans les arbres, courait de même.

Le long du chemin de sable mouillé, Robert retrouva son vélo. Il l'enfourcha d'un élan et se mit à rouler. Sous le pneu, le sable crissait et voletait alentour. La dernière pluie s'égouttait des dernières feuilles.

Le chemin lui parut moins long qu'à l'allée, le ciel moins gris. Du côté de l'ouest, de grandes bandes pourpres frôlaient la colline. L'aile cassée d'un vieux moulin oscillait.

Il arriva dans sa chambre, une mansarde au mobilier pauvre, juste comme la nuit tombait.

Grimpé sur une chaise, il ouvrit le vasistas pour chasser l'odeur de tabac qui occupait toute la pièce. Puis il s'étendit sur son lit, les bras en croix et les yeux clos.

Alors il revit toute sa journée, ce long dimanche d'automne. « Je n'ai même plus de dimanche comme les autres, se disait-il. Puisque je n'ai plus de travail. Le repos, c'est une récompense. Pour moi, maintenant, il faut que je les endure. Un dimanche gris. Il pleut. Ah tu t'appelles Annie... »

*
* *
*

Le lendemain, il recommença la morne besogne de chercher de la besogne.

D'abord il irait à ses anciennes places; partout où il avait travaillé, on avait été content de ses services. Peut-être le reprendrait-on?

Mais non. Nulle part on n'avait besoin de lui. Dès le seuil, la pancarte lui répondait: « Pas d'embauche. » Il ne prenait pas la peine d'entrer, d'aller voir ceux qui travaillaient: il se serait senti à l'écart des autres, frustré.

Il repartait dans la cour de l'usine, roulait le long des trottoirs dallés, las de la monotonie de tout. Oh les interminables murs bourdonnant du bruit des machines. Il les suivait en appuyant plus fort sur les pédales.

Ces jours-là, sa solitude lui pesait davantage. La responsabilité d'une famille à faire vivre, d'une nichée à nourrir, lui aurait donné, lui semblait-il, le courage d'enfoncer les portes, d'aller jusqu'au bureau du directeur réclamer son droit au travail.

Il se retrouva presque dans la campagne. Il n'avait pas encore mangé. « C'est toujours une journée de gagnée, » se disait-il. Il en était à cette phase de découragement où l'on ne demande plus que de pouvoir vivre sans plus de besoin.

Au bout d'une avenue entre deux rangs de peupliers, il reconnut la Marne jaunâtre. En obliquant à droite, il allait retrouver le pont et l'allée de la guinguette.

Un soudain besoin de consolation le fit se diriger vers Annie. Là, peut-être, entendrait-il une bonne parole.

Lorsqu'il entra, elle était au comptoir, jusqu'à mi-bras dans une cuve d'eau claire. Elle secoua ses mains, et défripant son tablier:

— J'ai trouvé de l'ouvrage pour vous, dit-elle aussitôt.

Il remua d'abord les épaules d'un air incrédule, puis un intérêt brilla dans ses yeux bleu:

— Pas possible!

Elle saisissait un papier coincé entre deux verres:

— Tenez, une place de tourneur. C'est l'adresse.

Il regarda alternativement le papier, puis la fille. Sa joie devenait émotion tendre. Il eut un grand rire:

— Annie, j'ai presque envie de vous embrasser.

— Oh, c'est rien ! Il suffit de causer. Je vous le disais.

Elle avait toujours son petit collier de perles et, dans ses cheveux, un gros peigne sculpté de fleurs bleues.

— T'aime ça, toi, les... Du geste, il montrait les colifichets qui paraient la jeune fille.

— Naturellement, j'aime ça me faire plus belle.

— Tu sais, tu serais belle même sans ces machins-là. Mais, puisque t'aimes ça, je t'en achèterai avec ma première paye. Ce sera mon merci.

Annie refusa d'abord. Puis elle redevint simple, accepta la main large tendue que lui offrait l'homme au-dessus du comptoir.

— Je m'appelle Robert, lui dit-il avant de partir. Les bourgeois ont une carte de visite, mais moi, j'en ai pas... Oui, Robert tout court. J'ai bien un nom, mais c'est un faux-nom. Tu comprends, quand on a eu un faux-père... Oui, je suis de l'assistance. Et merci bien, Annie !

*
* *
*

Il s'éloigna à grands pas, décidé de réussir la vie nouvelle : une nouvelle place, une nouvelle amie ! La jeune fille le suivait des yeux quand une voix la fit sursauter, proche et violente :

— T'es pas obligée d'écouter toutes les confessions des clients, leur vie de famille...

Une grande femme aux joues sillonnées de trois raies de poudre, paupières flétries et coiffure prétentieusement bouclée, une main sur sa hanche, interpellait Annie.

— Leur vie de famille, répéta doucement celle-ci. Justement il n'en avait pas.

— Bon ! Tu vas t'attendrir maintenant. Et pendant ce temps-là, le client, il part sans payer. Où est l'argent ?

— Il n'a rien pris.

— Comment, il n'a rien pris ? Alors c'était même pas un client ?

Annie baissa la tête. Pourquoi discuter ? La méchanceté est un préjugé comme un autre.

Elle finit de laver ses verres, tête baissée.

*
* *
*

Annie faisait le bien et le mal avec la même innocence. Toute action qui ne faisait pleurer personne ne pouvait être mauvaise. Aussi s'était-elle laissée enrôler dans une bande de trafiquants d'opium. A la petite gare de Vitry-sur-Marne arrivaient chaque semaine des colis adressés en lettres claires : « *Mademoiselle Annie Trivat, Café du Bon Air*, Annie rapportait les colis dans le porte-bagages de sa bicyclette, ne sachant au juste à

quel commerce elle se livrait. Elle faisait cela comme pour rendre service, du même cœur. Et, vers dix heures, un grand individu aux mains fines venait quérir les paquets.

Un soir qu'elle était au comptoir tendant un colis carré, savamment ficelé, Robert entra. Il resta quelque temps appuyé, regardant la jeune fille et ses deux bras tendus. Il ne voyait pas le colis, mais seulement les bras nus et le point roux au coude. Annie échangea quelques paroles avec l'inconnu. Lorsqu'il se fut éloigné, elle se tourna vers Robert :

— Ça tourne toujours bien votre place ?

— Grâce à toi, répondit-il.

— Non, reprit-elle doucement, grâce à Dieu.

Un long temps il la regarda. Puis il aspira profondément la fin de sa cigarette avant d'en cracher le mégot, et sortit de sa poche une boîte :

— Annie, j'ai un cadeau pour toi.

La jeune fille éclata de rire. Cadeau ? Le mot sonnait bref à ses oreilles, bref comme une gifle. Qui lui parlait de cadeau ?

Elle s'émerveilla devant un collier tout fleuri, des chaînes de fleurs comme en portent au cinéma, les Hawaïennes. Elle tourna le dos à Robert, et devant le miroir reflétant la verrerie propre et leurs sourires heureux, elle accrocha le collier. Par-dessus le comptoir, Robert lui prit le bras, baisa vite le point roux et s'appretait à nouer le bracelet quand deux gendarmes entrèrent :

— Mademoiselle Annie Trivat ?

La jeune fille, le poignet toujours tendu sourit innocemment.

Nous avons un mandat d'arrêt contre vous.

L'un des gendarmes, autour des poignets, noua de grosses menottes. Et lorsqu'on eut amené Annie, Robert se sentit seul, comme ayant encore perdu sa place.

Jacqueline MABIT

Fantaisie

(à tendance nettement décadente)

J'ai parcouru six mondes sur ce cheveu,
Des voies immondes, des tas paresseux ;
Des pluies en forme de chats voluptueux ;
Des soleils informes, des curés vertueux.

Quels mondes féroces ! On y bouffe le fruit
Des enseignes lumineuses et le gouffre du bruit ;
On nuit tout le jour, on chiffre la nuit ;
On bouscule les griffes, on joue, on s'ennuie.

Amédée MONET

Les trois âmes de don Juan

ÉVOLUTION D'UN TYPE LITTÉRAIRE

Don Juan, Hamlet et don Quichotte, masques de l'humaine misère, selon qu'elle se fait pensée, rêve ou désir; on les troque souvent l'un contre l'autre, jusqu'au jour où il ne reste plus au comédien lassé que l'ultime illusion de la sagesse.

Une histoire du donjuanisme se confondrait avec la genèse de la poésie. Il n'est pas question pour nous d'aborder pareil sujet; le don Juan qui nous occupe est celui-là qui vous est venu immédiatement à l'idée, qui excite notre curiosité habituelle. L'autre, vous vous en doutiez, est prétexte à littérature... Plus exactement, ils le sont tous deux.

Il ne s'agira pas ici d'endocriniens genre Casanova, chez qui l'amour est l'exercice d'une fonction anormale. Don Juan est d'abord un artiste. Que ce grand chasseur soit inconsciemment et chaque fois pris au piège, comme il arrive dans *Man and Superman*, peu importe, et Shaw ne nous apprend rien de neuf; il accuse une faute de goût, la femme n'étant jamais si désirable que dans sa détresse.

*
* *
*

En prêtant une âme à ce mécréant, gardons-nous d'ajouter aux vicissitudes d'un brave petit mot, qui au début signifiait l'haleine du vivant, et que les métaphysiques ont à ce point trituré qu'il ne représente aujourd'hui qu'une extrême spéculation de l'esprit pur: « pauvre petite âme errante, caressante, » murmurait en son dernier soupir l'empereur Hadrien: *animula vagula, blandula*... Sans doute bien subtile et légère, mais comme elle trouble nos coeurs, l'âme romanesque de don Juan, depuis que sa damnation est assurée.

Avec la Tentation d'Eve par le Serpent, la Femme devient la proie du Séducteur. Il manque toutefois au réprouvé une âme, c'est-à-dire, le sens de sa responsabilité.

L'hétaïre grecque était reine; Alcibiade, l'irrésistible charmeur d'Athènes, un héros national. Ovide, Pétrone enseignent au novice le complexe métier de corrupteur; la Renaissance réhabilite la courtisane et la galanterie, en attendant que Hollywood consacre, à coups de millions, le triomphe du *gigolo* et de ses divorcées. L'hédonisme païen n'associe au plaisir charnel ni remords, ni châtement; il s'en dégage une fadeur oppressante, un affreux ennui.

Madeleine pénitente nous vient de l'Évangile: elle répand sur les péchés des hommes la cendre parfumée de son repentir. C'est dans l'Espagne mystique et sensuelle du XVII^e siècle, où

le sombre Escorial s'offre en rançon d'une joie effrénée, que naît don Juan, ardent et inquiet; et sur cette terre de feu que s'ouvre la tragédie de son âme.

*

* *

Le prototype de ce demi-dieu a-t-il réellement existé; quels sont les noms des femmes meurtries de ses baisers; où vécut-il, comment mourut-il? L'histoire, qui écarte le merveilleux, nous l'a transmis par exception; et les origines de don Juan trempent dans l'ombre propice de la légende.

La *Chronique de Séville* rapporte les prouesses d'un don Juan Tenorio, suborneur et bretteur sans vergogne. Un soir qu'il contait fleurette à une belle Andalouse, surpris par le père de la demoiselle, il assassina l'importun, le commandeur Ulloa. La justice du temps respectait la noble naissance du meurtrier, qui continua de plus belle. Des moines s'émurent des ravages qu'il causait à la vertu du sexe trop tendre, et le firent tuer dans une église. On expliqua sa disparition par un dernier forfait de don Juan, qui s'était attaqué au mausolée de sa victime: ce sacrilège avait enfin attiré sur lui la colère divine, et la statue du Commandeur l'avait conduit aux supplices éternels.

I

Le théâtre espagnol, alors à son apogée, fixa le mythe et les traits du héros dans le chef-d'oeuvre d'un contemporain de Lope de Vega, Gabriel Téllez, dramaturge connu sous le nom de Tirso de Molina. Du coup, le thème fut épuisé. Pour le renouveler, il faudra désormais le dégrader ou le retourner, et rendre ainsi hommage au créateur du *Burlador de Sevilla*.

Don Juan est de race fière, le *caballero* à la fois passionné et dédaigneux d'une vie qu'il étreint de toutes ses forces, la risquant pour une fantaisie. Soucieux et jaloux de sa renommée de gentilhomme, il n'est pas loin du Cid; ce qui manque à cette jeunesse impétueuse, c'est l'occasion et non la valeur. Il doit livrer ses batailles dans un boudoir capitonné, mais il reste le *conquistador* magnifique: le conquérant de l'Amour.

Il croit en Dieu et en sa justice, mais ne les craint pas... encore. « Que tu me donnes un long délai! » répond-il comme un refrain aux menaces d'une sanction pour ses crimes: il a bien le temps. C'est un Nietzsche ayant la foi, et que le blasphème de ses actes égale presque à Satan, presque à un Dieu.

Il défie la Mort, cette soeur de l'Amour, avec une égale désinvolture. Il invite chez lui le Commandeur, qui lui donne rendez-vous à sa tombe. Don Juan sait ce qui l'attend; mais, loyal à sa parole, il ira souper avec le cadavre. Le temps révolu, il ne se dérobe pas à l'échéance. Jusqu'à la fin, l'orgueil du chevalier est

intact, son honneur est sauf : et c'est la tête haute qu'il passera le portail de l'Enfer.

II

Au contact de l'Arlequin et de la *commedia dell' arte*, l'âme grave et superbe du don Juan espagnol ramasse un peu d'esprit, et se pare de fatuité. Molière héritera du personnage.

On a vu dans le *Festin de Pierre* une version du *Tartuffe*. Le cynisme de don Juan, vantant à Sganarelle les « merveilleux avantages » de « la profession d'hypocrite, » lui vaut ce triste témoignage de la bouche d'un valet : « mon maître... un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute. » Sa conduite insolente avec un père abattu de douleur ; ses feintes de scrupule pour se défaire d'Elvire, arrachée à la clôture d'un couvent ; ses flirts simultanés avec deux paysannes de rencontre : voilà qui le juge. Rien ne rachète à nos yeux sa paillardise.

De grand seigneur à panache, il passe au libertin. Il a gardé son rang dans la société — afin de voler son tailleur. Il est dominé par son milieu, auquel il doit son élégance, sa philosophie, son impunité. Ce sceptique se moque de tout ; et nous ne sommes pas plus dupes que l'acteur sur la scène lorsqu'il tombe sous la foudre vengeresse.

Mené par les événements, au lieu de les commander, il transforme l'intrépide conquête en aventure galante. L'expiation est fortuite : Molière fait intervenir un *Deus ex machina* ; et, dans la suite, avec Richardson ou Laoclos, c'est un accident, un duel très banal, qui met fin aux jours de Lovelace et de Valmont. Le premier drogue une amie confiante pour la séduire ; l'autre abuse d'une fillette, s'escrime avec la vertu d'une femme pieuse et délaissée. L'amour n'est plus qu'un amusement, une recette ; et don Juan, un scélérat fardé.

III

L'odieux cabotin de *Clarissa* et des *Liaisons dangereuses* gagne au lyrisme de Byron une magie incomparable, mais ne change pas d'âme. Le *Burlador* authentique renaît dans *Don Juan Tenorio*, adouci, charmant, voire amoureux. Grâce aux prières de Dona Inés, il obtient d'un ciel miséricordieux son pardon et son salut ; Zorilla écrit en 1844, et l'époque n'échappait guère à la pitié universelle du *Faust*. Le don Juan romantique est malheureux et implore notre indulgence, on ne sait trop pourquoi. Le père Dumas avait fourni le modèle de ce dénouement, qu'il copia d'ailleurs de Mérimée, dans *Don Juan Manara, ou la Chute d'un ange*. Don Juan, un ange ! Pourquoi pas ? Après *Antony*, cela va de soi.

L'impitoyable méthode de notre âge expérimental apporte son hypothèse, cherche à nous apitoyer sur un sort envié de tous. Le surhomme fut englouti dans le *Gotterdammerung*. Notre mesure démocratique n'admet que l'égalité des tares: don Juan est un raté qui refoule une angoisse d'impuissant.

Ainsi nous le révèle Rostand dans sa *Dernière nuit*, entouré de ses mille et trois maîtresses, incapable d'en aimer une d'un sentiment vrai. Tel serait, sous l'analyse d'une féministe piquée, le misogyne lubrique de Montherlant. « Seuls, soutient la mieux douée des *Jeunes Femmes*, seuls les hommes voluptueusement doués, les hommes à grande imagination et à sensibilité puissante ne multiplient ni les passionnettes, ni les petites amourettes. Mais le commun fait sa gloire d'une addition. »

Isabelle Tonarelli n'a pas tout à fait tort, si l'on regarde à la qualité des *Jeunes Filles* qui succombent, petites femelles livrées au premier enjôleur venu. La parthénomachie du romancier Pierre Costa est un sport qui présente peu de danger ou de mérite: fragile et fallacieuse possession que celle sans lendemain; et ce n'est pas au hasard d'une étincelle que se reconnaît l'adresse suprême, mais aux soins qu'exige pour durer une flamme toujours près de s'éteindre.

Don Juan est lâche. Vaincu par l'amour et par la femme, atteint de la névrose moderne, il exhibe, après trois siècles de pérégrinations et de travestissements, l'envers ironique de l'image primitive.

*

* * *

Au fond de cette apparente diversité, se retrouve la substance simple et immortelle, notre âme. Les modes passent, et l'homme demeure: seul avec son destin. Ensemble prince, mendiant et martyr, don Juan exprime le souverain mystère de l'Amour, son tourment secret, sa fange, et son miracle d'espérance.

Et chaque nouvelle génération conviée à l'enchantement de Cythère, réclame la barque perdue de don Juan, notre frère exilé au royaume de Vénus.

Jean-Baptiste BOULANGER

Parvis et tréteaux

Revue trimestrielle consacrée au théâtre. Un numéro manifeste vient de paraître qui sera gracieusement envoyé sur demande.

S'adresser à 1275, ouest, rue Saint-Viateur, Outremont.



POLITIQUE

Notes sur la décadence

Le mot "décadence" avait autrefois un sens précis, historique: il signifiait la dégénérescence d'une société, temporaire ou décisive, selon que disparaissait graduellement *une* élite ou, au contraire, toute élite véritable. Il signifiait, selon la vieille formule, ces époques où la direction de la société est confiée à des individus qui « assument plus de droits que de responsabilités », où le spirituel, arraché au religieux, n'est que le prétexte de jeux féériques certes, purement et magnifiquement symboliques, mais inutiles, réservés à une minorité de raffinés, et qui ne cachent pas l'anarchie individuelle et sociale dont ils ne sont que des aspects.

*

* *

Il appartenait à l'Occident de connaître la "décadence" la plus perfectionnée: la "décadence" poussée dans tous les sens, jusqu'à toutes ses possibilités. Les cultures précédentes avaient peut-être conservé encore trop d'animalité, c'est-à-dire d'instinct de conservation, pour parvenir à ces développements d'activités purement gratuites, aussi détachées de leur but que vidées de leur contenu vital. Peut-être la cohésion économique et technologique de l'Occident, comparée à la fragilité, à la petitesse relatives des cités et des empires antiques, y est-elle pour quelque chose. — Toutes ces hypothèses sont d'ailleurs du domaine historique, c'est-à-dire invérifiables par excellence.

*

* *

Le dix-neuvième siècle européen et américain développa toutes les formules de décadence dont il aura appartenu à la première moitié du vingtième siècle d'épuiser les possibilités. C'est au dix-neuvième siècle qu'apparurent ce qu'Auguste Comte qualifiait "d'anarchie"; ce que Nietzsche qualifiait de "maladie de la volonté", en affirmant avec beaucoup de justesse qu'elle ne s'épanouissait nulle part ailleurs *meux*, c'est-à-dire plus totalement, qu'en France. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait pu ajouter: et à Vienne.

Cette anarchie manifestait la disparition de la moralité, c'est-à-dire du caractère, de ce qui fait la réalité organisée d'un

individu ou d'une société; qui, en s'effritant, fait place à diverses activités qui n'ont de fin qu'elles-mêmes: ce que Rougemont appelait récemment la "dépersonnalisation", processus culturel dans lequel l'individu s'oublie pour se sacrifier aveuglément à une activité qui ne tient aucunement compte de ses besoins. Ces phénomènes justifient certains esprits d'accuser le monde moderne de "n'avoir pas d'âme".

La pure finance, le pur travail industriel, la science pure, l'art pur (ou, selon certains, l'art abstrait) la poésie pure, la pensée pure: tout cela continue des traditions précédentes, mais en se "purifiant" de toute attache avec le moral et le social, qui sont rejetés au second plan. Plus simplement, ces activités ne se raccrochent plus à rien; elles ne peuvent fleurir que dans un monde irreligieux, si l'on entend en partie, par religion, ce qui centralise toutes les aspirations humaines comme telles vers des réalités centrales et premières.

*

* * *

Le financier, l'ouvrier, le savant, l'artiste, le poète, le penseur, ne travaillent plus, dans ce que les marxistes appellent la société bourgeoise décadente, en fonction de la société ou même d'eux-mêmes, mais d'une Réalité autonome à laquelle ils ne font que participer. Une seule réalité pour chaque type: l'argent, le gagne-pain, la connaissance, l'art, le poétique ou la pensée. Le reste est objet de mépris ou d'indifférence, ou d'un respect vague et plus ou moins distant.

Aussi est-il impossible d'attaquer ces diverses *valeurs* (ou idoles, diraient peut-être les Prophètes). Chacun, à l'intérieur de son travail, se contente du fait qu'il n'y peut rien, qu'on ne peut retourner au passé, que si l'on veut être de son temps, on ne peut que s'y soumettre. (Ils n'appellent pas cela de la soumission; cette "justification par les faits" est à leurs yeux une véritable justification, même si aujourd'hui, il ne s'agit plus de légitimité que dans le domaine de la criminalité de grandeurs moyennes). Des circonstances qui les dominent, ils n'ont pu faire l'inventaire; ils se contentent d'être "cotés" par divers milieux restreints qui les évaluaient d'après les étalons vagues et de valeur toute locale ou particulière.

*

* * *

Cette société "bourgeoise" est fort fragile. La suprématie de la finance, ainsi que les restes de christianisme et d'autorité véritable, qui faisaient toute sa cohésion se sont dissipés sous l'influence d'idéologies; Ils se sont dissipés également grâce à la chute de l'aristocratie du capital dans des raffinements superflus

qui la détournent de sa tâche véritable : le contrôle, dans les limites de son pouvoir, des destinées d'une société. Parallèlement, se réalise la prophétie communiste du siècle dernier, selon laquelle les phénomènes économiques et sociaux, par leur ampleur croissante, échapperaient de plus en plus à l'emprise de la bourgeoisie.

Une certaine élite spirituelle vit des derniers vestiges de ce libéralisme qui lui permet de tout créer, et de s'annexer dans son désœuvrement et son épuisement des domaines de moins en moins inexplorés du réel et de l'irréel. Tout devient jeu, car rien ne mène plus à des destinées vraiment *humaines*. (Mot réduit à tant de confusions dans un monde où il ne signifie encore rien de précis). Comme tous les jeux, ce jeu ne signifie que lui-même et consomme beaucoup des énergies qui sont devenues superflues dans un monde où il n'y a rien à en faire que de les gaspiller.

De l'extérieur, et de l'intérieur même, émerge une autre réalité qui prétend se suffire à elle-même : le social, qui entend forcer le plus d'individus possibles à spécialiser dans le primordial (qu'on ne doit pas confondre avec ce qui est de première valeur). Ces entités qui vivaient aux dépens de la réalité, qui représentaient des visions du monde "purifiées de toute réalité, qui vivaient aux dépens du primordial négligé ou traité au "laisser-faire" et à diverses utopies «intéressantes» mais sans fondement, et qui n'ont fait que compliquer davantage ce qu'ils entendaient résoudre "à la longue"... Tout cela est supprimé, non pas violemment mais de soi-même, par la force des événements qui ne tiennent plus apparemment compte des anciennes illusions. Cela fait place à des faits qu'il ne s'agit plus d'interpréter, mais dont il s'agit de tenir compte.

*

* *

Le désarroi d'un grand nombre devant le monde actuel pourrait venir de ce qu'ils ne voient pas — ou ne veulent pas voir — que la réalité la plus nouvelle, la plus frappante, dans le monde contemporain est ce que les allemands ont appelé le "Realpolitik". Cette politique est suivie par les artistes, les poètes, par les savants, autant que par les politiciens et les hommes d'état.

Il ne s'agit pas de vérité, de beauté, de puissance : mais de mener à bien une entreprise, d'effectuer, de réaliser. « La philosophie, dit Bertrand Russel, doit nous apprendre à mener sans inquiétude une vie sans signification ». Et son disciple Wittgenstein : "La solution au problème de la vie paraît être la disparition de ce problème". "Sans signification" : voilà bien le "realpolitik". Et les "inquiétudes" que nous ont léguées des idées anciennes, qu'ont fait apparaître en nous des conflits peu esthétiques et peu véritablement théoriques ne sont pas "résolues" dans les termes mêmes et dans les données mêmes qui leur ont donné naissance,

mais en étant reconnus vaines, symptomatiques d'un état de choses invivable. L'opportunisme le plus intégral, pourvu qu'il soit sensé, c'est-à-dire que "tout fonctionne bien".

L'art et la pensée d'aujourd'hui n'ont aucun sens pour celui qui tente d'y trouver des systèmes rationnels, signifiant une idée, un sentiment prédominants. Le poète, l'artiste, le penseur n'essaient plus de trouver dans leur milieu de quoi enrichir leur expérience active. Dans tous les domaines, les devises implicites semblent toutes se résumer à cette pensée de Marx : « Il ne s'agit plus, comme le faisaient d'anciens philosophes, d'interpréter le monde, mais de le changer ». Et pour changer le monde, ce ne sont plus des raisonnements qu'il faut, plus des principes, mais des mots d'ordre temporaires, contradictoires, sans cohérence rationnelle, mais produisant de l'effet. Une idée, dans le monde actuel, ne vaut qu'en tant qu'elle fait travailler, qu'elle produit des résultats, voulus ou non, dont il faudra s'accomoder, et qu'il faudra modifier grâce à d'autres mots d'ordre. Une telle pensée se détruit elle-même en tant que pensée, mais peu importe, puisqu'elle n'existe qu'en fonction d'une action qui se confond avec les faits.

Cet opportunisme est d'autant plus de rigueur qu'il s'impose dans un monde de problèmes mal démêlés, que l'on ne peut espérer démêler que par la marche sûre, souple, à destination inconnue, d'une pensée pratique désencombrée de toute idée préconçue.

*
* *
*

C'est ainsi que l'on aboutit au soviétisme actuel, opportuniste sans spiritualisme; ce qui pose de graves problèmes, et représente une puissance brute qui a sans doute ses fragilités, puisqu'elle se dissimule derrière la force, et en grande partie, se dérobe aux critiques étrangères.

Le soviétisme marque le triomphe du "realpolitik". Parti du matérialisme et de l'égalitarisme les plus radicaux, il accepte l'inégalité sociale comme une nécessité; il accepte, officiellement du moins, le retour des autorités religieuses. Car le triomphe véritable de ce réalisme des plus dénudés, ne peut que ramener l'homme à sa propre réalité, et par suite à celle de Dieu.

Le catholicisme « de gauche » est donc le plus grand triomphe du realpolitik dans un monde qui apprend encore à ses dépens le vide d'une « liberté décevante et totale » (Péguy). L'idéal libéraliste, autant du point de vue intellectuel que du point de vue social, ne signifie plus rien lorsqu'on a appris, bien malgré soi, que cette liberté n'était nécessaire que pour un élargissement fatal des horizons et des activités humaines.

Voilà en quoi la phrase de Russel est pleinement vraie: nous avons trop placé la signification de la vie dans une liberté dans un ensemble de principes irréels. Ce sont des théorisations

hâtives, de vaines tentatives de rendre Dieu complètement accessible à la raison de l'homme — impossibilité radicale qui montre bien que tout rationalisme conduit tôt ou tard à un certain athéisme — qui rendent l'homme faussement réaliste et incapable de foi.

Les systèmes, les idéologies anciennes et moins anciennes qui s'opposent à ces nouveautés ne sont pas « réfutés » — ni ont-ils besoins de l'être. Pour les discuter, il faut se situer sur leur plan, accepter des prémisses et des préjugés qu'on ne peut admettre sans que leurs problèmes ne deviennent en quelque façon nôtres. A la disparition de la mentalité, de l'état social qui permet ces jeux intellectuels, ces jeux perdent toute signification.

*

* * *

Après l'aventure moderne, il ne s'agit que de remettre chaque chose à sa place. Maintenant que des conquêtes épuisantes, des problèmes monstrueux et irréels, ont cessé de fasciner, parce que leur élaboration n'est plus nécessaire, la mort du rationalisme et de l'individualisme ne peut qu'amener un renouveau chrétien dans un monde où les hérésies et les athéismes ont perdu même leur utilité. Dieu deviendra plus visible dans un ciel neuf, vu d'une terre renouvelée.

Friedrich STEINER

Note de la rédaction. Cet article nous semble intéressant... et discutable. L'auteur, n'ayant point de prétentions à l'infaillibilité, s'attend à ce qu'on lui réponde. La parole est à nos lecteurs.

Réminiscences

Je t'ai connue au fond des âges,
Femme; nos bras se sont rejoints,
Songes mêlés de nuls benjoins
Parmi le vol noir des présages.

J'ai marqué les futurs diamants,
Liant ton nom avec la chaîne
Du mien. Sur l'écorce d'un chêne,
Nous, les plus parfaits des amants.

Il écarta la parallèle,
Le mystère à nos corps enté.
En vain un soir j'ai plaisanté
Quand tu partis en levant l'aile.

Lunaire, à l'eucalyptus nain,
Souffle le musc de l'hypogée;
Là, dort l'auguste à l'apogée
De nos amours, ô féminin!

François PELADEAU

Cinéma

Pour un art cinématographique canadien

par

Jean-Louis LAPORTE

Tout le monde s'accorde pour admettre que l'art cinématographique est l'arme de propagande la meilleure en ce siècle de la publicité.

De cet art, pourquoi le Canada ne développe-t-il qu'un des angles : le documentaire ? Pour plusieurs raisons : dont les plus importantes sont les suivantes : le documentaire peut être produit en versions différentes et même être doublé sans pour cela perdre de sa valeur artistique. Ce qui permet aux dirigeants de l'office fédéral de faire imprimer en premier lieu, sur la pellicule, les dialogues ou les commentaires en langue anglaise afin de plaire à la clientèle anglo-saxonne du Canada et de l'étranger. Par la suite une version française est enregistrée, une fois les commentaires ou les dialogues traduits, pour les cinéphiles, du Québec et de l'extérieur, de langue française. Voilà comment le problème de la langue, très important au Canada, est résolu à la satisfaction de tous. Pour un gouvernement central, quelle victoire !

De plus, la production de films documentaires ne peut nuire aux trusts de nos amis américains qui trouvent en notre pays une source importante pour l'écoulement de leurs bobines. Cela permet, aussi, au dieu du cinéma anglais : Sir Rank, d'introduire au Canada un plus grand nombre de films britanniques ; grâce au circuit Odeon, mais surtout grâce à la non-existence d'une industrie canadienne de productions cinématographiques.

Si les trusts américains et les compagnies britanniques dépensent des millions pour garder ou conquérir notre marché ; c'est donc la preuve irréfutable que nos salles de cinéma sont un débouché vital.

Pourquoi alors, nous, ne pas profiter de notre bien ? Plusieurs diront que c'est une utopie ; les provinces de langue anglaise n'achèteront ni ne loueront des films tournés dans le Québec ; les compagnies distributrices de notre province n'oseront pas offrir des bobines qui auront été tournées dans les autres

provinces. Ces mêmes gens iront jusqu'à affirmer qu'aucun pays du monde ne sera acheteur de films canadiens. Pourquoi? Simplement parce que nos films ne seront pas de la classe dite « Internationale ».

Je répondrai immédiatement à ces gens: que des films tournés dans le Québec ou une autre province canadienne, trouveront des acheteurs à la condition qu'ils soient de la même valeur que ceux qui sont tournés en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis.

En ce qui concerne les sujets dits! « internationaux », réalisés dans le but de plaire à toutes les clientèles du globe, ils sont rares. Sur cent films américains, combien dont le sujet, le dialogue ou la photo ne nous révèlent pas par certains traits caractéristiques leur provenance? Pas dix pour cent, et, ceux-ci n'ont jamais fait déborder les caisses des producteurs.

Par contre les chefs-d'oeuvre cinématographiques sont habituellement des productions d'un caractère typiquement local. (1)

Il ne faut pas oublier non plus, que si on ne nous projette pas d'autres films que ceux qui sont tournés dans les studios français, anglais ou américains, cela ne veut pas dire que le reste du monde ne fabrique pas des images parlées.

Au contraire, tous les pays du monde (moins quelques colonies anglaises) ont une industrie cinématographique, afin de faire connaître leurs sites, leurs moeurs et leurs artistes. Quand on songe qu'un petit pays comme le Pérou offre aux cinéphiles du monde plus de vingt productions par année. Et, que ces dernières sont tournées en plusieurs versions, allant de l'espagnole à l'anglaise, sans omettre la française et l'italienne. Quand on songe à la Pologne martyrisée qui, au milieu de ses ruines, vient de nationaliser son industrie cinématographique, afin de donner plus d'ampleur à son expansion, c'est à dire à l'exportation. Quand on songe à la Suisse, à la Belgique, à la Suède qui réalisent régulièrement des films de choix. (Les revues cinématographiques qui nous parviennent de Paris nous annoncent deux films suédois, qui sont des petits chefs-d'oeuvre et pourtant ils sont extraits de légendes locales.) Avec « La dernière chance », la Suisse a triomphé à un récent congrès qui réunissait la presse cinématographique internationale. « La Chute du Tyran », film Tchèque, « Soldat sans uniforme », film Belge. Chez les russes « Rencontre à Moscou », « Les Partisans », « Le Chemin de la Vie ». Voilà quelques films de différents pays qui en ce moment attirent des foules dans les cinémas européens.

Nous, toujours repliés sur nous-mêmes, nous avons peur

(1) Exception: les productions de W. Disney.

de batailler pour conquérir un marché, nous nous croyons inférieurs. Quand donc finira ce sentiment d'infériorité?

Des gens, toujours bien intentionnés, diront: mais nous n'avons pas de techniciens et d'artistes pour produire des films. Voici une preuve du contraire: les courts métrages de l'Office National du Film, dont quelques uns sont des chefs-d'oeuvre, prouvent que nos jeunes techniciens ont du talent.

« Le Père Chopin », une tentative heureuse, a prouvé, lui aussi, que nos jeunes sont des artistes. Seule, une directive artistique leur manque pour s'imposer parmi les vedettes mondiales.

On nous dira que le scénario et les dialogues du « Père Chopin » sont de troisième ordre; d'accord, mais ils valent ceux du même ordre qui nous parviennent de l'étranger.

Il nous faut une industrie cinématographique et j'ai espoir que nous l'aurons bientôt.

Le Québec, avec sa culture latine, entouré par les cultures Anglo-saxonne et américaine, est un site merveilleux pour la création d'une industrie du film. Les directeurs de « Renaissance Film » l'ont compris et nous leur souhaitons bonne chance dans leurs entreprises. Espérons que nos gouvernants comprendront, eux aussi, non seulement l'utilité d'une telle entreprise mais aussi son importance primordiale. Ainsi ils subventionneront et aideront d'une manière efficace ces pionniers de la production cinématographique au Canada. Cela leur permettra de faire venir de France ou d'Amérique des techniciens et des artistes qui formeront nos jeunes, afin qu'un jour prochain le film canadien puisse briller au firmament du septième art. Et, ceci nous le devons à une poignée d'hommes qui ont eu la foi.

En avant, vers une victoire cinématographique, avec « Renaissance Film. »

Jean-Louis LAPORTE

Le cinéma

Tout un monde jaillit du pinceau de lumière
 Qui va du projecteur au bel écran d'argent.
 Dans la pénombre assis, le cinéphile espère,
 S'agite, pleure, rit, et rejette un moment,
 Les angoissants soucis, les peines de la vie.
 Car à travers l'écran, verrière aux illusions,
 Fenêtre grande ouverte et de rêves remplie,
 Où passent des héros lui donnant le frisson,
 Il regarde tisser en gestes lumineux,
 L'acte qui le séduit et qui le rend heureux.

Maurice HUOT

CHRONIQUE de la POESIE

Le guigneur de guigues

à Marius Barbeau

Bedigue, bedingue,
pour des filles il gingue
le quêteux de Guigues
au Témiscamingue.

Plein de fougue, il souque
le jour dans les flaques,
quand la forêt craque
aux coups des cantouques.

Fringue le vieux bougre;
Le soir quand il trinque
il guigne sa blague
et vide sa gourde.

Qu'il donne le branle
à la sarabande
lorsque la lambourde
et le toit chambranlent.

Tique, tique, toque,
sonne sa breloque
quand au pique il toque
sa boîte à musique.

Dehors la bourasque,
le froid sous la tuque
qui crible sa nuque
et lui mêt un masque.

Sa bouche sans crique,
sa jambe élastique,
sa voix de seringue,
tout va quand il gingue.

Pensant au beau sexe
il feint la bistringue,
quémande et reluque
un chromo de luxe.

Sille la guimbarde
à l'air excentrique
marquant la fatigue
l'écharde à la langue.

Autour de la slague
la claque sourlingue
berlande et relingue
l'air estomaqué.

Vogue ! Et danse le bègue,
le bigle, le borgne ;
sans répit le borgne
baraude et se cogne.

Ca prégué le zigue
c'est le chant du coq,
la clique le largue,
il a mal au bloc.

Quand, bedigue, bedingue
l'archet se détraque,
toujours il étrique
le feu de la gigue.

Même sans bastringue,
pour les filles il gingue
le quêteux de Guignes
au Témiscamingue.

Charles DOYON

Idéal

Je cherche dans tes yeux la flamme des bougies
Qui charma ma candide enfance de son flot,
Et j'attends sur le bord de tes lèvres rougies,
Le baiser de la Fée en calèche à grelot.

Je poursuis dans ta voix, le bruit clair des cymbales,
Dans la blanche fumée où flottait le drapeau,
Quand je suivais derrière un dais de plumes pâles,
Le bon Dieu dans la rue en tendant un rameau.

Ma bien-aimée endors ta douleur et sois pure.
La Mort seule vaincra cette fatalité
Car en vain tu mettrais les mains sur ma figure
La fin de notre étreinte est dans l'éternité.

Janine LAJOIE

Lointaine

Si lointaine ta vérité
 Que j'allais remplir de ma fièvre
 Sa place vide sur tes lèvres,
 T'embellissant d'obscurité!

Lorsqu'alentour de notre soir
 Toutes les vignes se reposent,
 Nous aurions dit de belles choses :
 Que leurs fruits sont latents et noirs...

Le roi pauvre

Mais quand pour avoir épuisé
 L'enchantement de l'espérance,
 Au gré de la même indolence
 Il me faut revenir poser

Au cœur invariable et froid
 De toutes les heures anciennes
 Le trésor d'une attente vaine,
 Je suis encore seul, je suis roi!

Temple

Mais seul, à quelle immensité
 Me faut-il demeurer fidèle!
 Je viens aux sources irréelles
 Abreuver ma réalité:

Savoir que l'ombre me reçoit
 Parmi le sable de la grève;
 Et pendant que le jour se lève,
 Je doute encore si c'est moi

Qui rends aux choses leurs regards...
 Si incertaine devient l'heure
 Que j'attends la mort et demeure
 Victime de multiples arts

Dont autrefois chaque secret
 Cherchait en moi son pur asile;
 Temple désert et immobile
 A n'abriter que des regrets!

Le don inconnu

Partir ! Ne plus voir le soleil
 Et que partout l'ombre s'élève !
 Mais pour chaque jour qui s'achève
 Une nuit rend mon cœur pareil

A mes vieux songes inhumains
 Dont la ferveur s'égare encore
 Et lentement jusqu'à l'aurore,
 Refait en moi l'homme ancien.

J'arrive à de nouveaux départs
 Comme à l'eau triste des fontaines,
 Mais chaque fois ma soif est vaine
 Et tout chemin mène au hasard.

Ma vie attend je ne sais où
 Que je lui donne son visage ;
 De mon seul bien je suis l'otage,
 Cherchant à me livrer partout !

Enfer

Mais à mon songe quel pardon ?
 Le jour ravive mon absence
 Et sitôt que la nuit commence,
 Je veille sur mon abandon

Et n'ai plus même un souvenir
 Pour habiter ma chair déserte
 Ou pour entendre sur ma perte,
 Très claire une voix revenir.

Jean-Louis LANGLOIS

Hommage à Verlaine

Les chansons tristes,
 Les cris éteints,
 Les chants lointains
 Des âmes tristes
 Viennent mourir
 Dans mon cœur lourd,
 Dans mon cœur sourd
 Aux souvenirs

Ces pleurs si longs
Viennent vers moi
Comme l'émoi
D'un noble gond.

Ces longues plaintes
Je les entends
Pleurer longtemps.
Comme des saintes

Mais je ne puis
Les consoler
Et, désolé,
Bien loin je fuis.

Sylvain GARNEAU

Mort de la nuit

Aube, ma soeur,
O lactescente,
O champs de fleurs
Iridescentes,
C'est moi ! Je meurs...

Ecoute-moi,
O pure larme !
O seule fois,
C'est sans alarme
Que je te vois.

J'aurais voulu,
O mon aimée,
O terme échu,
Cette rosée
Qui n'a point chu !

C'est sans attendre,
O pure fin,
O voile tendre,
Que tu as feint
D'ainsi t'étendre !

Aube meilleure,
O ma charmante,
O ma pauvre heure,
Donne ta mante ;
C'est toi qui pleures ?

Jean de GUISE

Évocation

Si navrante que l'onde soit
 Dont la courbure se perçoit
 Comme celle d'un oeil immense
 Plein de tristesse et de démence
 Dans la torpeur du soir brumeux,
 Le blanc navire qui s'y meut
 Evoque un peu ce que nous fûmes
 Et quel beau rêve nous vécûmes,
 Quand nous jurâmes sans remords,
 Assis au bord des flots tranquilles,
 En unissant nos mains fébriles,
 De nous aimer jusqu'à la mort.

O ciel cuivreux, mer de phosphore,
 Dont nulle angoisse ne perfore
 L'incandescente cruauté,
 Quelle suprême insanité
 Dans ma cervelle vous versâtes,
 Quand mes paroles scélérates
 Ensorcelèrent cette enfant!...
 Mensonge lâche et triomphant!...
 Pleurez, pleurez, douce innocence,
 Au souvenir des anciens jours!
 Il s'est ouvert, le gouffre immense;
 Mon âme est morte pour toujours.

Comme une lèvre se colore,
 La ligne rose de l'aurore
 Déjà teignait le pur saphir
 De l'océan, que le zéphyr
 Venait frôler de son haleine,
 Quand une voix de sanglots pleine
 Devant la mer au bleu miroir
 Laissa gémir son désespoir :
 « O ma pauvre âme désolée,
 Dès les premiers reflets du jour,
 La douce extase de l'amour
 Comme un parfum s'est envolée! »

Le monotone enchaînement
 Par qui, silencieusement,
 Se décompose et s'atténue
 La trame ardente et continue
 De notre douloureux passé
 N'a jamais pu l'oubli verser

Sur cette affreuse et sombre histoire :
 Toujours au fond de ma mémoire
 Vit son horrible souvenir
 Qui dans le désespoir me plonge...
 Si l'existence n'est qu'un songe,
 Je veux le vaincre ou le finir!...

Grand océan plein de délire,
 Quelle superbe et tendre lyre
 Pourra jamais tes flots chanter
 Dont l'impassible majesté
 A vu sombrer dans ses abîmes
 Tant de trésors et de victimes?...
 Pourtant je viens, lorsque tout dort,
 Sur l'infini des sables d'or
 Bercer mon âme et ma détresse,
 Au bruit des vagues déferlant
 D'un mouvement lent et dolent
 Que nulle angoisse n'intéresse...

Si navrante que l'onde soit
 Dont la courbure se perçoit
 Comme celle d'un oeil immense
 Plein de tristesse et de démence
 Dans la torpeur du soir brumeux,
 Le blanc navire qui s'y meut
 Evoque un peu ce que nous fûmes
 Et quel beau rêve nous vécumes,
 Quand nous jurâmes sans remords,
 Assis au bord des flots tranquilles,
 En unissant nos mains fébriles,
 De nous aimer jusqu'à la mort.

Gérard BESSETTE

Music Hall

Sous un ciel vétuste, velours
 Ou mauvais reps, chimère vieille
 Comme son chant à nos oreilles ;
 « Qu'avez-vous fait de mon amour? »

Elle croit parler à des âmes
 Vraiment ouvertes, mais qui font,
 Des yeux, l'inventaire au plafond :
 Vains motifs que l'âge désâme,

Avec lyre, essai machinal ;
 Sur tous les pans, chairs mal rendues,
 Plâtras d'esquisses confondues,
 Et deux masques de carnaval.

« Si j'étais l'homme dans la lune... »
 Une romance en descendant ;
 Elle étreint son châle, pendant
 Qu'on rêve aux meilleures fortunes.

Ils sont venus, pourquoi, pourquoi ?
 C'est une très vieille habitude
 De transporter sa lassitude
 En des lieux de foule avec soi.

Réginald BOISVERT

Ballade

Le temps aux lèvres pâles,
 A la vie, à la mer, à la mort,
 Dans une coupe d'or
 Boit mes vingt ans.

Si je m'en vais ou si je reste,
 A quoi me sert qui le saura,
 Si j'attends ou si je cherche
 Vers quelles rives va ma jeunesse,
 A quoi me sert qui le dira.

Si je vide d'un trait tout le vin dans son verre,
 Le temps résistera, et moi solitaire, titubant m'en irai,
 A quoi me sert qui le saura.

Si dans un cloître retourne à Dieu
 Ne le trouverai guère,
 Car Dieu se cache où on ne le cherche pas,
 A quoi me sert qui le dira.

Si j'espère ou si je pleure
 Si je suis là ou bien ailleurs,
 A quoi me sert qui le saura.

Adieu beau ciel plein d'étoiles,
 Beaux champs brodés de fleurs,
 Pâles rêves et fruits amers...

Lyse NANTAIS

*Marines**Aurore*

Sous des morceaux flottants de cendre et de bitume,
 Voici qu'un feu derrière l'horizon s'allume;
 Et l'énorme brasier de la mer éparpille
 Jusques aux bords ses myriades d'escarbilles.
 Le jour va recréer le monde:
 Ici la terre dure et sèche, aux falaises hautaines,
 A l'infini l'eau triomphale, comme l'âme humaine,
 Comme elle inquiète et profonde.

Soir

Sanglant, crevé d'amour, le plus auguste des soleils
 Descend au fond des mers souillées d'écarlates reflets.
 Crépuscule funèbre. Une barque appareille,
 Se hâte et puis se perd sur les flots violets,
 Sur les flots de la nuit lamentant leur dieu mort,
 Pour, dès l'aube, ruisselant d'or,
 Le repêcher dans ses filets.

Tableau

Une anse entre deux caps,
 L'un d'ardoise bleue, l'autre un couchant de granit,
 Une anse que les vagues à dents blanches happent.
 Goélettes à l'ancre opinent du mât, nient,
 Dansent, indécises, le ballet des chimères,
 Quand l'horizon oscille, pris de rythmes lents.
 Comme un mur d'émeraude, au loin la haute mer,
 Que franchissent de calmes vols de goélands.
 Tout à coup, surgie de la houle, une explosion d'ailes
 S'abattent sur la grève où le poisson pourrit;
 Pour éclater encore, affolant les nuées du ciel,
 Neige qui tourbillonne et qui plaintive crie.
 Au milieu des filets séchant leur chevelure brune,
 Tel un prêtre antique, un pêcheur, à son autel de bois,
 Avec des gestes rituels, immole, une par une,
 Tourné vers l'océan, toute victime qu'il lui doit:
 Ce panier débordant de morues au corps lisse;
 Et les têtes qu'il rompt
 Parmi les algues glissent
 Sans fermer leurs yeux ronds.

Plage

Nous avons couru tout un jour sur des plages de gloire.
Les clameurs de la mer apaisaient, en nous les cités ;

Et d'anciennes peines jetées

Du haut d'un promontoire,

Immortels, nous étions partis dans le matin d'été,
En jouant notre vie, comme des enfants sans histoire.

Nos désirs convoitaient l'idole aux cent mille flambeaux ;
Et nous suivions la fête, ainsi qu'un amoureux cortège,
Dans l'éblouissement sonore des croulantes neiges.

Ah ! sur le gravier de couleurs, jonché des verts lambeaux
Du goémon qui rouille, ils vont fervents les pas qu'allège
L'extase de tendre toujours vers un lointain plus beau !

Nous avons défilé sous des murs de braise et de lave,
Parmi l'éboulement des rocs ; d'un seul élan

Ces caps furent tournés, l'écume au flanc,

Qui défiaient les flots et notre voeu de leur étrave.

Parfois prosterné, l'un cueillait des coquillages blancs,
Des agates ; pensif, l'autre interrogeait une épave.

Nous avons assisté, sur des corniches, des gradins,

A de grands jeux océaniques en délire, avec,

Niché, un peuple applaudissant des ailes et du bec.

Plus tard, devant le choeur des anges qui jaillit soudain

D'un bond retentissant, si notre choeur sur le varech

A chancelé, c'était d'ivresse ou d'un trépas badin.

A midi, nous sommes entrés dans la mer. Des cavales

Chevauchées nous roulèrent sur la rocaille polie

En flagellant de leurs crinières rires et folie.

O froide volupté, renaissance aux choes des cymbales !

Puis le soleil brûle, dans les sables ensevelis,

Nos corps nus et salés, nos claires âmes de cristal.

Dans le secret d'une caverne aux tommantes parois,

Le songe minéral pétrifia notre sommeil.

Quand trop de joie, telle un clairon, sonna l'éveil,

Un astre en feu tombait du ciel ; pourchassant cette proie,

Meute altérée de flamme, nous l'avons cernée, merveille

Des anses d'or !... perdue aux crépusculaires beffrois.

Fabuleux désastre d'un jour consumé qui s'achève !

Alors, silencieux et las, nous sommes revenus...

Où êtes-vous, lumière, ondes bleues, rivage inconnu ?

Hélas ! vague et marée avaient bouleversé nos grèves,

Que raclait le ressac, un phare vira dans la nue,

Et les embruns mouillaient nos joues de larmes et nos rêves.

Mortels, et tout un soir, dans les ténèbres de l'été,
 Assaillis de peines sans nombre,
 Nos peines à l'affût derrière les décombres,
 Et la rumeur marine évoquant en nous les cités,
 Nous avons erré comme au bord de la vie où tout sombre,
 Chacun son âge, son histoire, et le masque emprunté ;

— Mais notre âme jouait encore sur des plages de gloire,
 Attentive aux appels du large, aux conques de l'espoir.

Edmond LABELLE

La science

Au dessous du rideau frémissant des atomes
 Se baigne le mystère à demi nu des corps,
 Et l'immortel amant de la Vierge fantôme
 Est près de se pâmer sur sa poitrine d'or.

Ah! depuis si longtemps que les rides se creusent
 Sur des fronts accablés par les puissants calculs,
 Que les Yeux ont rêvé sur des Mers ténébreuses
 Un rivage à tenir l'aurore sans recul,

Depuis ce premier jour où l'homme dans sa tête
 A voulu se mêler aux passions des soleils,
 Où les savants anciens étonnés des comètes
 Marchaient la nuit divine à l'évident réveil,

Ah! combien de pêcheurs dans le soleil liquide!
 Science, belle orgueilleuse aux pas accélérés
 Qui nous parla si fort au front des pyramides,
 On a voulu ton corps depuis l'éternité.

Et plus lourd qu'un poignard sur des artères tièdes
 Le fer mathématique a coupé tes remparts,
 Et sur les fraternels parallélipèdes
 Nous avons égorgé les fauves du Hasard.

Et nous sentons en nous des crispations neigeuses
 Quand portés sur le cours de nos rayons gamma
 Nous touchons à ta chair, ô belle vaporeuse,
 Et que nos deux mains d'acier font saigner tes deux bras!.

Jean TRISSAC

Renouveau

Or dans le creuset pur des coeurs mathématiques
 Bouille l'argent massif du vieil art liquéfié,
 Il est temps de refondre un métal poétique
 De construire les vers comme des ponts d'acier.

Et le poète hirsute avec ses longues odes
 A l'air d'un oiseau lourd, ridicule et criard,
 Il est temps de briser les atomes de l'art
 Comme un flot d'électrons jaillissant des cathodes.

Désabusés joyeux des chaleurs spirituelles
 Il est temps de créer les fécondes chaleurs,
 Il est temps de changer les hymnes rituelles
 Pour le souffle brutal des marteaux à vapeur.

Avec l'instrument lourd des algèbres secrètes
 L'homme s'est fabriqué des rêves de métal,
 Il est temps de le dire aux lyriques poètes,
 Nous n'avons plus besoin des rêves de cristal,

Jean TRISSAC

Blues

Triste

Triste instant

Triste instant d'automne et d'ombre

Des cadavres de joies flottent entre deux songes

A chaque pensée surgit la nuit

Les arbres s'épanchent font un toit sur la route

En haut le ciel danse et secoue ses haillons

Des lambeaux d'étoiles et de fumée

Les chevaux larmoyants de l'orage crèvent l'horizon

O pâleur O grisaille de l'air hanté par les anges

Astres sans revers plaqués au hasard sur un firmament flou

Nature d'une fin de monde

Agonie lente de tout ce qui vit

Autant que des falots des yeux lumineux

Sur les visages des êtres à l'heure du déclin

Tout l'embrouillamini des voix que l'on n'entendra plus

Fin de coeur fin d'espoir fin de rêve

O novembre

Où rien ne distrait le spleen de son objet

Un triste instant d'automne et d'ombre

Triste instant

Triste

(extrait de *l'Immortalisation d'Anna* en préparation)

Andrée MAILLET

L'oubli poussait dans les cactus . . .

L'oubli poussait dans les cactus dans des déserts d'amour
 L'abnégation s'était agenouillée si souvent
 Pauvres femmes et votre prie-dieu ne vous appartenait pas
 A genoux de peur de le perdre
 Vous y restiez et le jour et la nuit
 Et vos doigts faisaient s'envoler des mouches d'angoisse
 Vers la toile des caresses de maris imbéciles

Assez assez
 Virginité Jeunesse levez-vous mes épouses
 Moi-même enfanté sans joie je ne suis pas un dieu
 Et moins encor l'autel de votre sacrifice
 Levez-vous devant moi apaisez mes racines
 Qui battent de colère sur l'absence rocailleuse.

Pierre TROTTIER

En moi tous les hommes . . .

En moi tous les hommes
 En moi toutes les femmes
 Parmi les délirants orages des mensonges
 Parmi les bruyants calculs des carrefours
 Au milieu des fenêtres fermées de la vie
 En moi la grande alliance indiscreète
 Où tous sont curieux de tous

Ni enfance de jour
 Ni vieillesse de nuit
 Mais la jeunesse au corps d'aube
 Ni la jalousie des étoiles
 Ni la possession du ciel bleu
 Mais le cœur qui dynamite ses artères ses veines
 Qui brûle des malheurs de bois
 Qui se couvre de pétales de joie
 Pour battre au rythme des images de sang
 Pour éclater à la chute du poème
 Dans le fracas des lames des rêves.

Pierre TROTTIER

(Extrait de *Saisons* en préparation)

LES LIVRES



Colomba

de Prosper Mérimée

Une réédition « Fernand Pilon ».

Il est reposant de reprendre cette littérature dont le seul but est d'intéresser et de plaire. Un récit ainsi donné sans entassements, sans décortiquages. Tout simplement et modestement, un auteur nous raconte une histoire vraisemblable, (une seule situation semble irréalisable et Mérimée nous explique qu'elle fut déjà vécue), une histoire qu'il a déjà au préalable trouvée intéressante et qu'il présente sans prétentions, au moyen d'une parole facile, mais nette et précise, sans détours, de même que le récit.

On aura lu ce roman. Il est amusant de revoir comment les personnages nous sont expliqués. Ou plutôt, il ne le sont pas du tout. Ils vivent avec les faits, qui se suivent, avec logique, s'y composent. Ils sont présents parce que le conte n'a pas d'allure sans eux; ils n'apparaissent qu'exigés par l'action. Sans plus de commentaires que si un individu quelconque s'avisait de nous narrer en dix minutes une aventure de chasse.

C'est le seul volume réédité chez Pilon que l'on relit sans crainte. Le Chateaubriand, le Lamartine sont complètement passés de mode. Mérimée, à cause de son style vif et du manque de prétentions dans la narration (voici l'histoire que je vous raconte sans plus) distrait et intéresse encore.

La page frontispice est de M. Gagnon. Elle rappelle l'illustration de *La Porteuse de pain*.

Guy LAFOND

Livres reçus à la rédaction

Des Editions Fernand Pilon, 750, rue Beaubien, Montréal.

Octave Feuillet, *Le roman d'un jeune homme pauvre*.

Lamartine, *Graziella*.

Chateaubriand, *Atala*, René, *Le dernier des Abencérages*.

Dominique Laberge, *Anarchie dans l'art*.

Hervé Biron, *Poudre d'or*.

Cosmos

par François Hertel

Editions Serge, Montréal.

Le dixième livre de François Hertel. Un bien petit bouquin pour la « grosse » Amérique! Pas bruyant. Trop pur aussi pour certains critiques, ces superbes « nez » tellement en quête d'odeurs moins pures qu'ils finissent toujours par vous trouver mauvaise haleine ».

J'ai entendu l'appréciation de quelques lecteurs. Dans COSMOS, ils ont rencontré Rabelais, Bloy, Claudel, Péguy, Montherlant (!), François Hertel excepté.

Pourtant, point de livre où François Hertel, poète métaphysicien (au meilleur sens du mot) ne se révèle plus entier. Que chante-t-il? — Ce qu'il y a de plus élevé, de plus « métaphysique »: l'Être des êtres. Et comment le chante-t-il? — « Avec la rudesse et la force domptées, et fondues dans l'harmonie », c'est-à-dire avec la plus forte poésie. Nous l'allons voir.

Chantant la naissance de l'Univers, la genèse de l'humanité, le « moi », l'été, les artistes, la solitude et les sports, *Cosmos* est ce curieux mélange qu'on nomme le monde. Ce mélange transposé dans le livre étonne quelque critique: « Que viennent faire là-dedans les « sports », « Léger », le « surhomme »? Tout simplement ce que toutes choses font dans le monde poétique de François Hertel: chanter Dieu. Tous les poèmes renferment Dieu, concluent par une élévation à Dieu, sujet qui les unit, les compénètre, les place pour ainsi dire tous au même rang de dignité.

Dieu, besoin, appel de l'univers: « Au fond, quand on gratte un peu, c'est Dieu que l'on découvre ». L'auteur de « AXE ET PARALLAXES » le répète dans son *Cosmos*:

« Dieu lui-même est l'Été par excellence; »

« Il n'y a qu'un seul surhomme, et c'est moi, Dieu; »

« Il n'est pas de raison d'être en dehors de l'Être, »

« Et il ne ferait pas bon se découvrir seul aux rives du Cosmos; »

Les « poèmes à la gloire des sports » se terminent par une prière à Dieu, « auteur des techniques et des harmonies ». Enfin, pour résumer: « COSMOS prouve Yahweh. »

On le voit par ces citations de çà, de là, il s'agit de poèmes divers animés par un sujet unique: Dieu. N'est-ce pas que cette unité dans la diversité est un des plus admirables contrastes de notre univers? Pourquoi serait-ce inadmissible dans un recueil de poèmes « cosmiques »? Mais, c'est peut-être un tour de force de copier le monde en vers, de mettre dans le cosmos, sans inconvenance, les sports...

Il est une autre faiblesse, si c'en est une, que je voudrais signaler. François Hertel possède de la culture philosophique. Son langage en témoigne : « nonsubstantiel », « splendide hylozoïsme » « l'être s'agit », etc. Et son inspiration, sa « dictée mystérieuse » me semble en souffrir. Elle en est comme refroidie. Le poète, à certains moments, a la parole claire et sage du métaphysicien. Sa poésie manque alors de chaleur, de suggestion. On lit COSMOS ; on ne le sent pas toujours.

Ces remarques indiquent une caractéristique, bonne ou mauvaise, qui rend le poète inaccessible au commun des lecteurs. J'aime mieux son autre manière. Cette manière à la fois grande, « claudélienne », riche, puissante. Ainsi :

« Léger, c'est un Normand, un de ces vastes Normands, large comme une plaine ; »

« L'été, ce gros fruit plein de sucre ; »

« Je suis le surhomme, le dur. Mon cœur est d'acier et mon crâne est d'airain » (cette phrase reflète bien la dureté du surhomme) ;

Et quelle magnificence biblique !

« O ma solitude, ma vaste et mon aimée,

Mon épouse bien mûre, ma Reine d'Aquitaine »,

Et ces vigoureuses railleries :

JESUS « ne puait pas assez d'oignon pour être rabbin » ;

« Madame, en guenon, se fût tenue bien tranquille ».

Voilà de « belles choses » qu'on ne peut négliger en lisant COSMOS.

Je me suis appliqué à voir le beau côté du livre. Ce n'est peut-être pas tout à fait conforme aux règles des critiques. Je m'excuse et me résume :

Célébration puissante de l'Être tout-puissant, COSMOS, c'est toute la personnalité de l'écrivain, « fakir », poète et philosophe « ou mieux les deux à la fois » comme il l'avoue lui-même.

Comment alors ne pas penser COSMOS le plus sincère, le plus « hertélien » des livres de François Hertel !

Léonide MERCIER

Les Indomptés

par Boris Garbatov,

aux Editions d'Hier et d'Aujourd'hui, Paris.

La littérature russe contemporaine, due à la plume d'écrivains communistes dont la plupart n'ont pas connu d'autres régimes, est ignorée de nous.

Je n'ai pas à écrire l'exposé des raisons de cet état de choses ; mais à vous entretenir du dernier roman de l'un des meilleurs écrivains de cette génération communiste : Boris Garbatov.

Garbatov naquit dans une petite ville industrielle du bassin du Donetz. Comme beaucoup de ses confrères, tant russes qu'américains, il travailla très jeune. Sa journée terminée à l'usine, il fréquentait l'école du soir. A quatorze ans, il fit ses premières armes dans le journalisme, apprenant ainsi à observer l'âme, les hommes, les faits et les choses. Agé de vingt ans, Boris Garbatov publie son premier roman, consacré à la vie de ses camarades de travail : les jeunes mineurs du bassin du Donetz. Deux ans plus tard, le journal « La Pravda » nomme le jeune écrivain correspondant. Cette nomination lui procure la chance de visiter son pays en entier ; d'assister à son réveil industriel et social. Fou d'admiration pour l'oeuvre gigantesque que le Soviet essaie de créer, il publie à vingt-quatre ans, un roman dont le titre seul : « *Ma Génération* » concrétise l'espoir qu'il a en l'avenir de son pays et du peuple dont il est issu.

De plus en plus son nom brille au firmament des lettres russes, mais la guerre éclate. Garbatov est d'âge militaire, il part pour le front. Le rôle du militaire n'entrave nullement celui de l'écrivain, puisque Boris Garbatov, ou le colonel Garbatov, vient de publier : « *Les Indomptés* ». Ce roman couronne l'oeuvre littéraire de ce journaliste de trente-sept ans.

Ce livre, « *Les Indomptés* » est écrit dans un style concis, sans lourdeur, clair et coloré. Dès le début, la patience slave, qui n'est pas de la résignation, mais du courage, se révèle ; il en ressort un leitmotiv : l'opiniâtreté du peuple russe, qui est non seulement la foi en la victoire suprême mais aussi l'amour du sol natal et le dédain envers l'envahisseur.

Taras Yarsenko, un grand-père d'une soixantaine d'années, habite une petite ville russe envahie par les hordes ennemies.

« Ca ne nous regarde pas » — « Ca ne nous concerne pas » — répète Taras, car, lui, il se refuse à croire que l'Allemand puisse s'établir définitivement. Et, cela malgré qu'il ait vu des milliers de camarades de tous les âges se diriger vers l'est, toujours vers l'est. Il s'enferme donc avec ce qui reste de sa famille ; les femmes et les enfants, afin de ne pas rencontrer l'envahisseur. Mais, un jour, sa belle fille, Antonine, la femme de son fils André, reçoit l'ordre de se rendre à la mairie. Taras crie et hurle même : « Ca ne nous concerne pas ». Antonine a peur, non de Taras mais de la Gestapo ; s'il fallait qu'elle soit battue, flagellée ou encore pendue ! Elle se présente ; travaille et craint les coups du conquérant. Taras Yarsenko ne pardonne pas à Antonine. Cette femme, épouse de son fils et mère de son petit-fils, ne compte plus pour lui. Même si elle vit, mange et dort à la maison : elle est étrangère. En plus de cette douleur Taras souffre de ne plus parcourir les rues de sa ville. « Il continuait à se calfeutrer chez lui, volets fermés. Ce qui se passait dans la ville, il n'en savait rien. Mais impé-

rieusement, la ville l'attirait, l'appelait, le torturait. «Tu m'as vue dans ma gloire, regarde-moi crucifiée! Touche mes plaies, partage mon martyre!». Il lutta, puis un jour, il sortit. Le vieux grand père remarqua qu'elle, sa ville, n'avait pas changée physiquement, mais l'allemand en était le maître.

Un matin arriva un de ses fils : André. Il avait pu s'échapper d'un camp de prisonniers, grâce à une femme. Ce retour, ce n'était pas une joie mais une autre douleur pour Taras ; car la présence de son fils, dans la maison, en ce moment, prouvait qu'il n'avait pas su mourir pour la patrie.

Les semaines passèrent, puis Taras fut forcé de se rendre à l'usine, comme tous les autres spécialistes, escorté par un peloton de soldats. Taras ne peut supporter davantage toutes ces souffrances ; surtout de voir André traîner son âme dans la maison, pendant que les camarades de ce dernier résistent à l'est en tombant pour la Russie. Alors le vieillard décide de remplacer son fils, de rejoindre les autres.

Les pages qui suivent décrivent l'histoire pathétique d'une race, qui espère en ceux qui combattent, qui contiennent l'ennemi. Sur la route, Taras rencontre des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui se dirigent vers cette terre promise où l'homme russe domine, où ils trouveront du pain. Tous ces gens, l'auteur les a observés avec minutie afin de bien nous les décrire, de nous les faire aimer, mais surtout dans le but ultime de prouver que le russe a foi au Soviet même s'il souffre de la famine et que son toit a été détruit par l'ennemi.

Un soir, déprimé, Taras regarde les étoiles comme si elles étaient plus proches de lui que l'armée russe. Mais une voix se fait entendre près de lui. Il croit reconnaître son fils aîné, **Stépan**. C'est lui, son cher ingénieur dont il était si fier ! Ce dernier lui a confié qu'il est l'un des pivots de la résistance, que l'armée se prépare à l'offensive et que Taras doit retourner à la ville prendre contact avec le chef de l'action clandestine. Stépan lui apprend que ce chef n'est autre que la plus jeune de ses filles, Nastia. Le cœur gonflé de joie, il reprend le chemin du retour, non sans se promettre de gifler fortement sa benjamine qui ne l'avait pas mis au courant lui, l'ancien. En arrivant aux portes de la ville, la première chose que voit le vieillard : le corps de Nastia qui se balance au bout de la corde d'un gibet.

Mais les malheurs de Taras ont une fin. Son fils, André, est retourné aux armées. Il s'est bien battu puisqu'il a été l'un des premiers à libérer la ville, obtenant ainsi une décoration.

L'intrigue du roman de Bargatov est si simple. C'est la vie d'une famille russe durant l'occupation. La peur des uns, le courage des autres, le souci du lendemain, tout y est exprimé avec une simplicité qui parfois nous bouleverse.

Les Russes, tout comme les Français, les Belges et les autres peuples de l'Europe, ont souffert de l'occupation. Ils ont réagi. Et, ces réactions ressemblent à celles des hommes des pays opprimés. Que le peuple russe ait ses lâches et ses héros; que l'âme de chacun d'eux soit soumise à des influences soit du système nerveux soit de l'imagination, il en ressort que ce peuple ressemble à tous les humains de la terre. Grâce à Dieu le communisme n'a pas réussi à détruire les sentiments humains du peuple russe!

Jean-Louis LAPORTE

La culture moderne est-elle en péril?

par André Krzesinski

aux Editions Fides

Il est intéressant de voir des personnages intelligents, ardents dans leurs convictions, s'occuper de notre avenir. Nous vivons dans une époque excessivement matérialisée où les cheminées d'usines semblent plus importantes qu'une exposition d'art ou une conférence littéraire. Pourtant en y regardant de près, est-ce vrai? C'est le péril de notre culture moderne dans un monde en danger et déchiré par la guerre que M. Krzesinski va tâcher d'exposer. Tout d'abord il reprend le problème dès son origine, car la culture s'est trouvée coincée pendant des âges entre le christianisme et la vague envahissante du matérialisme. Ces deux extrêmes luttent constamment à travers les âges. L'un semble prendre le dessus de temps en temps et s'élever vers un idéal où le vrai chrétien vit paisiblement et sainement. Au contraire, pendant les périodes de troubles, et elles sont les plus nombreuses, l'égoïsme, le désir de détruire, de renier toute norme acceptable fait rage. Dieu et Satan se déchirent le monde. Dieu éloigné de notre imagination par sa grandeur, sa présence invisible, ses demandes de sacrifice et d'abstention; Satan, beau, intelligent, faisant appel à notre sens du romantisme, du désir d'échapper à toute étreinte. C'est le jeu des passions déchainées qu'il nous souffle, le besoin d'émancipation, de libération de toutes les responsabilités. Pourtant le résultat de ces forces contradictoires semble souvent offrir le même dénouement, c'est à dire une pensée créatrice, accessible à la culture et menant à la rédemption de l'homme parce qu'il a su s'humilier et faire un choix qui est celui qu'il a voulu et non celui qui est dicté par quelqu'un d'autre.

A travers toutes ces vicissitudes l'homme passe, se laissant quelquefois brûler les ailes ou effectuant une haute réalité intérieure. Quelle que soit l'expérience qui mène au but, il me

semble qu'elle est bonne, intéressante et fortifiante malgré tout. Les facultés spirituelles et physiques de l'homme fort sortiront raffermies si l'effort est affirmatif, sinon il s'effondrera stupidement. Il faut se demander si le problème qui intéresse notre auteur dans l'attraction vers l'idéologie ou le matérialisme peut être résolu. Il est optimiste pour l'avenir. Il voit sortir du bas matérialisme, de l'incroyance, de l'antithéisme, du communisme belliqueux, de la dégradation sociale ou intellectuelle, une religion nouvelle basée sur l'espoir en Dieu, la réorganisation, le socialisme modéré, les principes de justice, l'épurement des passions malsaines. Pour lui c'est le renouveau religieux qui apportera cette entente et cette harmonie en soi et avec son prochain. De l'aridité de la période où nous vivons, sortira une fleur nouvelle, meilleure sans doute puisqu'elle sera mieux cultivée. C'est sur cette note d'optimisme puissant que finit ce livre qui fait la critique du matérialisme où nous sommes tombés et le condamne.

Est-il permis à une simple critique littéraire de compléter ce livre par quelques commentaires? Nul ne peut nier que nous vivons dans une période tragique; notre civilisation nous pousse dans le matérialisme et la guerre le demande. Pourtant l'avenir d'optimisme n'est pas loin, il est directement sous la main, dans le présent actuel et toutes les forces les plus contradictoires semblent y contribuer.

Le savant, de nos jours, ne renie pas Dieu, M. Krzesinski lui-même l'affirme. Par tous les moyens à sa portée il tâche d'alléger le lourd fardeau physique que porte l'homme. C'est sa contribution vers un monde meilleur en lui donnant des forces nouvelles. Forces extra-matérielles direz-vous et non spirituelles, mais elles accroissent les moyens d'existence en lui donnant de plus grands espoirs, de meilleurs outils pour la lutte journalière. Le lettré non plus n'est pas un propagateur d'anarchisme. Il a le droit de s'exprimer, de chercher sa personnalité dans toutes les voies qui lui sont ouvertes. Il me semble que ce que l'on appelle anarchie, vandalisme, viol de toutes les lois, n'est souvent qu'un moyen de chercher ses vraies capacités. Ce sont des tâtonnements vers une culture harmonieuse, reconnaissant le monde matériel et se dirigeant vers le spirituel. Nous sommes trop ancrés de nos jours dans la vie industrielle, mécanisée, pour ne vivre que dans le spirituel éthéré, mais une juste combinaison des deux, bien proportionnée peut mener à un idéal. A travers tous les facteurs positifs, toutes les commodités et les dangers de la vie, l'homme se cherche, s'analyse, demande des moyens d'exister. Comme disait A. Gide, il faut suivre sa pente, mais en montant. Le vice, le péché, l'ivresse vertigineuse des sens, ce n'est souvent qu'un pis aller qui peut mener l'homme, malgré tout, à l'éternité.

Le peintre moderne qui se conforme uniquement à son individualisme, qui produit les distortions que son imagination lui suggère, qui renie le passé et tout principe imposé à priori, n'est pas nécessairement un pervers. Il cherche au contraire son chemin vers la beauté, difficilement, en voulant se servir uniquement de ses propres moyens sans accepter la philosophie facile, placide et toute faite, conforme à la manière de vivre de ceux qui l'ont devancé, mais qui ne lui va pas, qui ressemble à un vêtement trop grand ou trop petit qu'on lui a légué. Le jongleur de Notre-Dame n'a-t-il pas mis tous ses tours à la disposition de la Sainte Vierge, pour la célébrer, au désespoir des frères présents? Ses moyens étaient innocents et la Vierge a reconnu l'humble effort. Le cubiste, le surréaliste se cherche encore à travers des moyens primitifs peut-être, mais produira et produit déjà un art touchant par sa simplicité, son ardeur, et tout idéal. Ceux qui restent dans les extravagances du style ou du pinceau le font exprès pour épater la petite bourgeoisie, pour se moquer de son contentement artificiel, de sa vie si bien calfeutrée contre toutes les petites misères. Quelle merveilleuse satire de l'humanité, quelle excellente leçon d'humilité et non comme on a voulu le croire un sens décadent de tout ce qui était clair, ordonné et bien établi.

Et toute cette jeunesse qui a dû commettre des crimes épouvantables parce que c'était la guerre, devons-nous la juger sévèrement, la blâmer alors qu'elle a fait un devoir qui est difficile, presque au-dessus de ses forces? Est-elle tout simplement matérialiste à outrance? Je ne le crois pas et mon opinion la plus ancrée est comme celle de ce soldat anglais qui disait: « Nous nous battons pour les petites gens, pour les petits enfants, pour les petites nations. » Le sacrifice de leur vie ardente, passionnée doit avoir un sens. C'est pour que ceux qui viendront après eux voient une lumière, un port d'attache éternellement dans l'avenir. Je ne crois pas que la guerre engendre plus de matérialisme que bien d'autres cataclysmes, il n'y a aucune raison pour cela et les guerres ont toujours existé. Au contraire c'est dans ces périodes de troubles que les forts viennent à la surface pour empêcher les autres de se noyer. La preuve en est dans ces "Cahiers des prisonniers". Ces hommes *immobiles*, vivant dans des conditions excessivement pénibles, ne se laissent pas décourager. Une valeur littéraire et spirituelle émane de ces pages qu'ils nous lèguent, nous donnant une image très concrète de la vie intérieure qui est la leur et des valeurs qu'ils en tirent.

Malgré la fumée, les hautes cheminées, l'industrialisation, le bruit des canons, le désir de vitesse et tout ce qui semble le reniement des principes chrétiens, l'homme d'aujourd'hui reflète une profondeur d'âme aguerrie, car il a passé par toutes les souffrances purifiantes. Il comprend les valeurs d'une vie saine et

spirituelle. Si les oeuvres présentes reflètent le sordide quotidien ce n'est pas pour nous y jeter, mais pour nous mettre en garde. Si le monde semble s'écrouler, ce n'est que superficiellement, les fondements sont solides, ils s'appuient sur ce que certains appellent la parole de Dieu, d'autres la Bonté, d'autres encore la Beauté. Tous ces facteurs spirituels représentent l'idéal que l'homme tâche d'atteindre selon les mesures de son possible en se rendant compte que toutes ces choses sont la forme sensible de tout ce que nous aimons.

Laure RIESE

Ronsard

Les Editions FIDES inaugurent une nouvelle Collection de volumes où seront reproduites les principales oeuvres des grands maîtres de la littérature française. *SELECTA* — c'est le titre de la Collection — comptera une quarantaine de volumes de format identique et de 96 pages chacun.

RONSARD, le premier ouvrage de la collection vient de paraître. On y trouve, après une courte notice biographique du poète, les plus belles pièces choisies parmi les Poésies, les Odes, les Amours, les Elégies et les Eglogues.

Trois Brodin

La propagande ennemie a souvent porté sur la « décadence », intellectuelle de la France. Et pourtant, peu de pays peuvent se glorifier d'une telle vitalité. On n'a, pour s'en rendre compte qu'à lire les deux livres de critique de Pierre Brodin : Les écrivains français de l'entre-deux-guerres et Maîtres et témoins de l'entre-deux-guerres, qui sont parus aux Editions Bernard Valiquette. Peu de pays peuvent offrir autant de noms illustres à l'admiration du monde ; Gide, Claudel, Valéry, Colette, Giraudoux, Duhamel, Romain, Saint-Exupéry, Péguy, Bernanos, etc. etc. et citons encore Benda, L. P. Fargue, Valéry, Larbaud, Jean Giono, etc. C'est le mérite de Pierre Brodin, dans ses « Ecrivains français de l'entre-deux-guerres », et dans « Maîtres et témoins », publiés par les Editions Bernard Valiquette, de nous en présenter une critique judicieuse qui est une excellente initiation à l'oeuvre de ces maîtres méconnus.

Ces deux ouvrages viennent de faire l'objet de nouvelles éditions, en même temps que paraissait un troisième ouvrage du même auteur, chez le même éditeur, « Ecrivains américains de l'entre-deux-guerres », un livre qui a sa place toute indiquée dans la bibliothèque d'un Canadien cultivé. Les Etats-Unis sont trop près de nous pour que nous ne soyons pas éminemment intéressés par la littérature de ce peuple qui malheureusement ne pénètre presque toujours chez nous que par ses représentants les moins dignes. L'ouvrage de Pierre Brodin révélera à beaucoup d'entre nous des écrivains et des oeuvres plus dignes de notre admiration.

Rodolphe Paré

Avocat

Edifice Thémis

10 ouest, rue St-Jacques HA. 5228

Tél. DO. 1350 7088, Rue St-Hubert

Consultations 9 a. m. - 6 p. m.

EMILE BRIÈRE, O. D.

SPECIALISTE - OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE

Résidence: 7225 St-Denis CA. 9095

STUDIO GARCIA

LA PHOTOGRAPHIE DISTINGUÉE

HARBOUR 6523 MONTREAL

650 ouest, rue Sherbrooke.

Erigène Godin

NOTAIRE

231, ouest, rue St-Jacques

Montréal

Tél. HA. 5237

CUBES DE GLACE

pour sacs de malades — breuvages — salades

préparations de plats

Absolument purs, clairs, inodores, propres à la consommation

AMherst 6027

H. Brunelle Limitée

64
Les teinturiers et nettoyeurs connus



H. RHEAUME,

président

NOTRE TEMPS

HEBDOMADAIRE SOCIAL ET CULTUREL

Abonnement: \$3.00 par année

438, rue St-François-Xavier,

Montréal

LE FLEUVE DE FEU

par

FRANCOIS MAURIAC

\$1.25 l'exemplaire — \$1.35 par la poste

Distributeur général

Société des Editions Pascal

1498 ouest, rue Dorchester, — Montréal

*Exigez toujours des
produits de Qualité*

• • •

JUS DE TOMATES
MACEDOINE
CONFITURES
MARMELADE
MARINADES
SOUPES

• • •

J. J. Joubert & Fils

St-Vincent-de-Paul

P. Q.

Nouveauté

LA FEMME CHEZ ELLE

petite encyclopédie des travaux domestiques
écrit en collaboration sous la direction de
Jules Gallet

- Cuisine
- Vêtement
- Entretien de la maison
- Recettes diverses
- Les animaux domestiques
- Etc.

\$2.00 l'exemplaire, en vente partout

Un livre que toute maîtresse de maison tiendra à avoir chez elle.

LA SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL
1498, ouest, rue Dorchester, Montréal.

MARCEL ALLAIN

*se place en tête de tous
les auteurs français de GRANDS RECITS d'aventures policières*

UNE PREMIERE SERIE DE SES ROMANS
sous le titre général de

Miss Téria

COMMENCE A PARAITRE CETTE SEMAINE

*Chaque volume forme un récit complet. Le deuxième volume paraîtra dans deux semaines et ainsi de suite. Si vous lisez le premier, vous voudrez les lire tous.
La série comprendra 12 volumes.*

50 cents chacun - - - - - En vente partout

- DE L'AVENTURE
- DU MYSTERE
- DE LA TENDRESSE
- DES EXPLOITS

DISTRIBUTEUR GENERAL

LA LIBRAIRIE PASCAL

1498 ouest, rue Dorchester, Montréal - HA. 5430

